

LA REVUE DU CAIRE

لاريفى دى كير

SOMMAIRE

	Page
A. PAPADOPOULO	Commémoration de Khalil Mou- tran 387
ABDEL RAHMAN SIDKY	Le théâtre dans la vie littéraire de Moutran 389
YOUSSEF EL SEBAI ..	Visite aux enfers 409
LOUIS-A. CHRISTOPHE	La Fontaine des Amoureux 430
ANDRÉE CHÉDID	Un dîner de famille 445
ZAKARIA GHONEIM ..	La Pyramide ensevelie 450



La Revue du Caire

et les Editions de la Revue du Caire
en France

et dans la Communauté Française

Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs et nos abonnés, ainsi que MM. les Libraires, que nos représentants exclusifs pour la France et pour la Communauté Française sont :

Editions G. P. MAISONNEUVE
198, Bd. Saint-Germain — PARIS

Les prix en nouveaux francs de la Revue et des principales éditions disponibles ont été fixés comme suit :

LA REVUE DU CAIRE , le numéro ordinaire ...	2,90 N.F.
Un abonnement de un An	26,— N.F.
E. Drioton: PAGES D'EGYPTOLOGIE	26,— N.F.
Tewfik El Hakim: POUR NOTRE TERRE	8,— N.F.
AHMED RASSIM, Numéro Spécial	9,90 N.F.
LES GRANDES DECOUVERTES ARCHEOLOGIQUES DE 1954	11,— N.F.

On s'abonne sans formalités auprès de nos représentants.

Numéro spécimen sur demande.

LA REVUE DU CAIRE et LES EDITIONS DE LA REVUE DU CAIRE
sont en vente chez nos représentants et dans les principales Librairies.



**The whole world is waiting
for your vacation**

ONLY TWA connects 60 key cities with
21 world centers in Europe, Africa and Asia

Fly the finest... FLY TWA
TRANS WORLD AIRLINES
U.S.A. · EUROPE · AFRICA · ASIA

Banque Belge et Internationale en Egypte

Société Anonyme Egyptienne

Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929

L E C A I R E
H E L I O P O L I S
A L E X A N D R I E

TRAITE TOUTES OPERATIONS
DE BANQUE

R.C.C. 39

R.C.A. 692

BANQUE MISR

S. A. E.

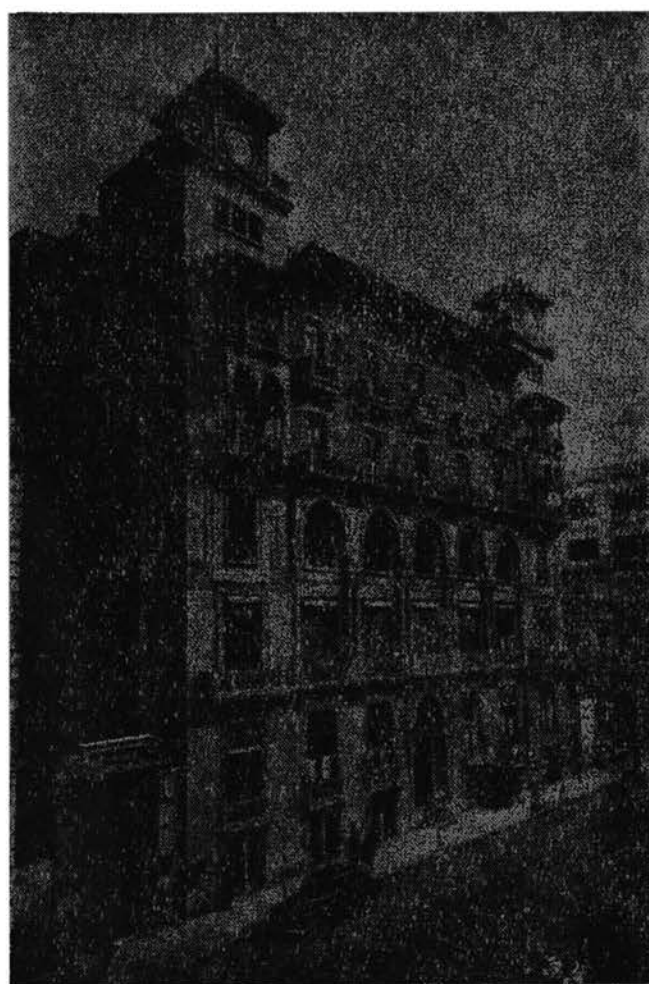
Fondée en 1920

R. C. Caïre No. 2

Siège Social : LE CAIRE

151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad E!-Dine)

Téléphones No. 78295 et 78090



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caïre et à la Succursale d'Alexandrie.

En partant pour l'Europe

VISITEZ LA **YUGOSLAVIE**

- ◆ La Yougoslavie est reliée avec toutes les villes importantes de l'Europe Occidentale et Orientale par de nombreuses correspondances aériennes.
- ◆ Voyagez par **J A T** vers Belgrade, avec escale à Athènes.
- ◆ Départs du Caire tous les **MERCREDIS** et **SAMEDIS** à 9 h. a.m.

Pour toute
information,
contactez les
bureaux **J A T**,

33, rue Kasr el-Nil.

LE CAIRE

Tél. 78066



LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLIII, No. 232

DECEMBRE
1959

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulo

Commémoration de Khalil Moutran

Le Conseil Supérieur des Lettres et des Arts a organisé au cours de la dernière semaine d'octobre 1959 des Séances solennelles pour célébrer le grand poète arabe Khalil Moutran, à l'occasion de l'anniversaire de sa mort.

Comme on le sait, Khalil Moutran a été, avec Ahmed Chawky, le rénovateur de la poésie arabe contemporaine au début de ce siècle. Sa production, toujours lyrique et romantique, s'est étendue à tous les genres : poèmes d'amour, poésie historique et sociale, anecdotique, descriptive et même didactique. Citons parmi ses principales œuvres Histoire des deux amants, Le soir, Le lion qui pleure, Les victimes d'Anatolie, Une larme pour la Syrie, La famine au Liban, La mort de Buhardjoumouhr, etc.

..Les cérémonies ont été ouvertes par une allocution du Président du Conseil Supérieur des Lettres et des Arts, M. Kamaleddine Hussein, Ministre de l'Education et de l'Enseignement de la R.A.U., qui a souligné le sens de cette célébration aussi bien sur le plan de la culture arabe que sur celui de l'humanité en général.

Des représentants officiels de tous les pays arabes, des poètes, des écrivains et des critiques littéraires, sont ensuite venus rendre hommage au grand

poète et souligner les divers aspects de son talent et de son œuvre.

L'un des côtés les moins connus de son activité et de sa production littéraire a été consacrée au théâtre et à sa rénovation, grâce notamment aux excellentes traductions qu'il a réalisées de quelques unes des œuvres classiques les plus importantes.

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs la communication que notre collaborateur et ami, le Prof. Abdel Rahman Sidky, ancien Intendant Général de l'Opéra du Caire, a prononcé à cette occasion.

A. P.

LE THEATRE DANS LA VIE LITTERAIRE DE MOUTRAN

Notre poète, Khalil Moutran, est l'un des premiers pionniers de notre renaissance littéraire. C'est un novateur par sa formation, sa nature, son éducation et sa culture. Cette tendance novatrice perce dans la plupart des œuvres de celui qu'on appelle familièrement « El Khalil », tant dans l'esprit que dans la forme de sa poésie et de sa prose, dans ses œuvres originales comme dans ses traductions. Aujourd'hui, le critique qui désirerait sonder les fruits de l'activité multiple de cet auteur, sous quelque angle que ce soit, pour en donner un image sincère, pour en souligner le processus d'évolution, pour en dévoiler les énigmes, retrouverait toujours ce penchant à l'innovation.

Je me bornerai ici à parler d'un des aspects de son œuvre, d'un genre dans lequel il a excellé : le théâtre. C'est une des meilleures preuves de la tendance novatrice de l'esprit de Khalil Moutran que son intérêt pour la scène et le théâtre. Rien d'étonnant à cela d'ailleurs lorsqu'on connaît les nombreuses circonstances qui y ont concouru, et cela dès le début de sa formation.

Le jeune homme de Baalbek qu'était Khalil Moutran, fils de 'Abdou Moutran, après avoir reçu une éducation primaire au Collège Oriental de

Zahlé, fut expédié par son père à Beyrouth où il devint pensionnaire au Collège Patriarcal grec-catholique. Cette institution, en même temps qu'elle inculquait à ses élèves une culture arabe très poussée, meublait leur esprit de culture française, en leur enseignant tant la langue que la littérature françaises, littérature qui est — comme on le sait — en étroite relation avec le théâtre. La culture arabe, au contraire, n'avait approché la scène que récemment.

Je m'imagine le jeune Khalil Moutran en classe, au collège, écoutant les leçons de grammaire du Cheikh Khalil El Yazgi et s'abreuvant aux sources de la rhétorique et des lettres grâce aux enseignemens du Cheikh Ibrahim El Yazgi. Les extraits de textes et les exemples éloquentes tirés des versets du Coran, des recueils de prose célèbres et de poésie arabe ancienne, se gravaient dans son esprit. Passant ensuite aux leçons de langue et de littérature françaises, il assimilait grammaire, rhétorique, analyse de textes, souvent de textes sur le théâtre. On puisait, pour l'instruire, dans les chefs-d'œuvre de la poésie classique, surtout dans Corneille, Racine et d'autres poètes du dix-septième siècle, âge d'or du théâtre français.

Signalons que la famille El Yazgi comptait des professeurs de langue arabe qui étaient aussi des écrivains et des poètes de grande notoriété. Ils avaient également une activité importante dans la vie culturelle européenne du pays, car ils avaient entrepris de relever la langue des Arabes pour la porter à un niveau tel qu'elle puisse égaler les langues européennes et faire face comme elles aux exigences modernes des sciences et des arts. Le Cheikh Khalil El Yazgi avait lui-même composé une pièce de théâtre en vers qu'il avait intitulée : *Ma-*

gnanimité et Sincérité, et dont l'action se déroule aux temps pré-islamiques. Il y souligne la noblesse de caractère du héros Hanzalat El Tai dont le comportement provoqua la conversion d'El No'man Ibn El Mounzir qui était demeuré jusqu'alors dans le paganisme.

Il n'est donc pas étonnant que le jeune Moutran, dès son âge le plus tendre, ait concentré son attention sur les lacunes de la littérature arabe.

Plus tard, quand il sera en pleine possession de ses facultés intellectuelles, il se dévouera à la cause du renouveau de la vie littéraire arabe.

MOUTRAN ET LA RENOVATION

Ceux qui ont connu Moutran et qui l'ont fréquenté, se souviennent de sa grande simplicité, de sa patience, de la justesse de son jugement, de ses décisions mûrement réfléchies et émises cependant avec prudence et tolérance. Ces qualités étaient les traits saillants de sa personnalité et dominant sa vie littéraire même, dès ses débuts. Elles nous expliquent aussi pourquoi, tout créateur brillant qu'il fût, il refusa de s'attaquer au genre dramatique et de se poser en dramaturge. Cette prudence n'était point due à son ignorance des règles et des principes de cet art mais simplement au fait qu'il savait pertinemment que l'art rénové, l'art nouveau-venu ne pouvait prendre racine dans des terres nouvelles qu'à force de labeur, de pratique et d'efforts continus pendant des générations. Comme notre poète refusait de se ravalier à un niveau inférieur à celui des géants et qu'il ne voulait pas s'amoindrir en s'abaissant au-dessous de leur qualité, il avait décidé de consolider la position de l'art théâtral dans l'orient arabe en y introduisant les chefs-d'œuvre

les plus renommés du théâtre mondial. Il avait la certitude, une certitude raisonnée et irréfutable, que la traduction de ces œuvres magnifiques était le seul et unique moyen qui se présentât à qui voulait instaurer le théâtre arabe sur des bases solides et durables. C'était, selon lui, le seul chemin à suivre pour arriver le plus sûrement et le plus efficacement possible à une renaissance théâtrale.

LE MOUVEMENT DE TRADUCTION

L'activité théâtrale s'était accentuée en Egypte à partir du dernier quart du dix-neuvième siècle. Le champ s'était élargi devant les auteurs et surtout dans le domaine de la traduction. Il était naturel que Khalil Moutran, ait été par sa formation française, porté à la traduction des chefs-d'œuvre du théâtre français. Il payait ainsi sa dette à deux cultures. Toutefois, si nous nous reportons aux pièces de théâtre traduites jusqu'au début du vingtième siècle, nous constatons que Moutran en a traduit beaucoup moins que les autres, et cela malgré l'abondance de cette production en ce temps-là. Cela paraît fort étonnant car on joua dans nos théâtres, à l'époque, beaucoup de grandes œuvres tirées du répertoire mondial, bien qu'il soit difficile de les identifier de prime abord à cause de la diversité des titres sous lesquels elles ont été présentées en arabe et qui différaient souvent de leur appellation originale.

Parmi les nombreuses pièces traduites figurent les œuvres principales de Corneille : *Le Cid* ou *Amour et Vengeance*, *Cinna* ou *Clémence des Rois* ou *La Justice de César*, *Horace* ou *Maï*. De Racine, on pourrait citer : *La Thébàïde*, *Mithridate*, *Essence de l'Amour* ou *Phèdre*, *Le Reniement des Promesses*

ou *Andromaque*. De Molière on compte : *Le Malade Imaginaire*, *Le Médecin Malgré Lui*, et de Voltaire : *Mérope* ou *Les Malheurs se retournent contre l'Injuste* ou *La Consolation des Cœurs*. Un certain nombre des pièces traduites provenaient du théâtre romantique français où de divers autres sources telles les pièces de Shakespeare par exemple : *Roméo et Juliette* ou *Le Malheur des Amoureux* ou *les Martyrs de l'Amour*, *Othello* ou *L'Astuce des Hommes*, *Hamlet*, *L'Encaisseur Vindictif* alias *Le Marchand de Venise*. Il y avait aussi des pièces de Victor Hugo : *Hamdan* alias *Hernani*, *Les Insurrections des Arabes* alias *Les Burgraves* et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Comment se fait-il donc que Moutran se soit trouvé tellement à l'arrière de la caravane des auteurs de la scène de l'époque ? Pour quelle raison s'est-il efforcé par la suite de les rattraper pour les devancer — comme nous le verrons plus loin — vers le début du vingtième siècle ?

Il y a là un point qui mérite que les chercheurs s'y attardent. L'éclaircissement de cette énigme nous aiderait peut-être à mieux connaître la véritable valeur littéraire du théâtre de cette époque. Il est notoire que ce qui attirait le public vers le théâtre, c'était le spectacle, la scène considérés comme passe-temps purement récréatif. Il n'y a rien à redire au fait que les dirigeants des théâtres jugeaient ceux qui écrivaient, adaptaient ou traduisaient des pièces, d'après les perspectives de l'accueil que leur ferait le public, adoptant pour tout criterium les desiderata de la majorité écrasante des spectateurs. Examinons donc de plus près les pièces qui étaient présentées et qui étaient — comme nous l'avons dit — traduites en grand nombre du répertoire occidental.

Ceux qui traduisaient alors pour la scène ne se souciaient pas de se conformer fidèlement au texte original, leurs initiatives dépassaient parfois toutes les limites. Ils biffaient, ajoutaient, modifiaient à leur gré. Ils intervertissaient l'ordre du spectacle et des scènes, introduisaient dans la trame des personnages qui n'y existaient point et en supprimaient d'autres qui s'y trouvaient. Ils substituaient au milieu où devait se dérouler l'action un autre entièrement différent. S'il leur chantait de modifier le dénouement de la pièce parce qu'il leur paraissait trop triste, ils ne se gênaient pas. Ils truquaient le déroulement original de la pièce afin qu'elle ait une fin heureuse. Le public, qui désirait de toute son âme sensible une telle fin, était ainsi aux anges. Sinon, la direction du théâtre se devait de faire jouer, pour finir la soirée, une autre petite pièce amusante ou bourrée de loufoqueries pour égayer les spectateurs afin qu'ils puissent, en rentrant chez eux, dormir en paix. Les écrivains avaient aussi un devoir sacro-saint : celui d'introduire à tout bout de champ dans leurs pièces, à propos et hors de propos, des scènes chantées. Qui n'a entendu le Cheikh Salama Hegazi, sur scène ou sur disque, entonner au lever du rideau de *Roméo et Juliette*, une tirade chantée par Roméo à la lune et ainsi conçue :

*Salut, ô toi qui ressemble à l'objet de mon désir.
Oh ! que n'entends-tu mon cri d'amour !*

Et il chantait aussi un air d'adieu de Roméo à Juliette, pour finir la pièce en beauté :

*Adieu, beauté dont la mort elle-même,
N'a pu effacer l'amour du cœur qui aime.*

Est-il étonnant qu'en pareilles circonstances notre grand Khalil se soit abstenu de descen-

dre dans l'arène avec les autres écrivains et qu'il les ait laissés seuls en charge ? La plupart d'entre eux étaient d'ailleurs des camarades, qui avaient terminé leurs études au Collège Patriarcal de Beyrouth, et qui avaient émigré ensuite en Egypte. Parmi ceux-ci on comptait Naguib El Haddad, son aîné de cinq ans. Haddad était celui qui avait le plus d'attaches avec le théâtre égyptien, c'est lui qui lui fournissait un grand nombre de pièces remarquables, les unes traduites, les autres adaptées, et certaines de sa propre composition. C'est à lui qu'on doit la traduction du *Cid*, de *l'Avare*, du *Médecin malgré lui*, de *Hernani*, des *Vengeances Arabes (Les Burgraves)*, de *Roméo et Juliette*, et enfin de *Salah El Din El Ayoubi*, pièce tirée du roman de Walter Scott : *Le talisman*. Et nous n'avons pas parlé des pièces écrites de sa propre plume.

Mentionnons que Naguib El Haddad avait été, tout comme Khalil Moutran, ancien élève des Cheikhs Ibrahim et Khalil El Yazgi, et qu'ils avaient tous deux pris une part active à la vie de presse en écrivant des articles dans les journaux et les revues et en publiant des poèmes. On escomptait que Haddad excellerait avec le temps, mais la mort le surprit en 1899, à l'âge de trente deux ans, arrachant de sa main cruelle cette branche verdoyante.

Khalil Moutran, malgré sa réticence à écrire pour le théâtre, ne manquait tout de même pas de suivre le mouvement et de fréquenter ceux qui l'animaient. Il avait été entraîné de la sorte à composer une ode au Cheikh Salama Hegazi qui possédait alors, en cette première période dorée de la scène, le plus grand théâtre arabe de l'époque. Le Cheikh Salama Hegazi avait l'habitude — comme doivent s'en souvenir ses contemporains — de chanter à la fin des représentations pour tenir lieu de

finale, de courtes pièces amusantes, des monologues sur des sujets divers, sentimentaux ou de portée morale. Moutran n'a pas manqué d'en fournir un qui est une idylle édifiante et très émouvante.

L'amitié qui lia les deux hommes persista jusqu'à la mort du Cheikh Salama Hegazi sans toutefois que cette intimité ne se matérialisât sur la scène. En effet, le cheikh s'est trouvé plutôt mêlé aux œuvres que traduisaient Naguib El Haddad et son école que nous considérons aujourd'hui comme une école de second ordre parmi les traducteurs de pièces de théâtre.

MOUTRAN ET LE THEATRE SHAKESPEARIEN

C'est alors que le destin voulut, par l'une de ses heureuses décisions, qu'il y eût dans notre pays, aux côtés des pièces chantées, des œuvres ne s'appuyant en aucune façon sur le chant : l'illustre acteur que fut Georges Abiad avait paru sur scène. Cet artiste a dépassé tous les autres dans la compréhension véritablement profonde de l'esprit de la tragédie; sa personnalité puissante en faisait ressortir toute la grandeur et toute la magnificence. Notre poète Khalil Moutran avait été l'un des premiers à qui s'était adressé cet acteur remarquable dès son retour en Egypte, en 1910, alors qu'il venait de France où il avait étudié l'art dramatique à l'école des grandes sommités parisiennes. Il lui avait demandé de traduire en arabe *Othello* qui, avec *Œdipe* de Sophocle et *Louis XI*, de Casimir Delavigne étaient les trois tragédies par lesquelles sa saison théâtrale, qu'il inaugura le 21 Mars 1912 au théâtre de l'Opéra, devait briller.

Voilà donc une preuve de plus que, si Khalil

Moutran s'était refusé jusque là à prendre une part active à la traduction de pièces, la cause en était dans l'état déplorable où se trouvait le théâtre. Khalil lui-même nous a épargné la peine d'avoir à nous étendre sur ce sujet en écrivant dans l'avant-propos de sa traduction d'*Othello* :

« Georges effendi Abiad, patron de la troupe connue sous son nom, m'a engagé à traduire cette pièce. J'ai — pour un temps — hésité ; puis il m'a été donné de le voir jouer durant une répétition d'*Œdipe*, et son jeu m'a plu, de même que l'application de ses partenaires. C'est pour cela que je me suis confié à Dieu pour entreprendre la traduction d'*Othello* en notre noble langue. »

Pour apprécier tout ce dont est redevable la littérature dramatique en Egypte au maître qu'est Khalil Moutran, nous ne trouvons rien de plus pertinent et de plus convainquant que de faire, toutes les fois que cela est possible, une comparaison entre son texte et celui des autres traducteurs. Cela est possible car il existe une traduction d'*Othello* antérieure à la sienne, qui date de la fin du siècle dernier et porte comme titre : *Othello ou l'Astuce des Hommes*. Comparons donc certains passages de cette pièce dans les deux traductions.

Dans le premier acte de la pièce de Shakespeare, un gentilhomme, Rodrigue appelle au milieu de la nuit le vieux Brabantio, une des personnalités marquantes de Venise. Il lui apprend la fuite de sa fille Desdemone, une pucelle de grande beauté, avec le chef maure Othello (probablement « Abdalla » mais déformé dans une autre langue par une prononciation défectueuse). Le père n'en croit rien tout d'abord, mais quand il s'en assure, il retourne en toute hâte vers son informateur et lui crie :

« La nouvelle s'avère vraie ; la calamité est immense. Je n'ai plus qu'à m'abreuver de malheur et de honte, durant le peu de jours qui me restent. Dis-moi, ô Rodrigo, où l'as-tu vue ? Quelle fille misérable ; elle m'a déçu au-delà de toute imagination !... Que t'a-t-elle dit ? Apportez d'autres torches. Réveillez tous mes parents !... Se sont-ils mariés ? Crois-tu qu'ils se soient mariés ? »

Ce sont là les mots traduits génialement par Moutran. Comment ce passage avait-il donc été rendu dans la traduction antérieure à Moutran ? Ce cri, avec tout ce qu'il contient d'imprévu bouleversant, de douleur vive, d'amertume, de désillusion, de torture et d'indécision, et le comportement instable et désespéré de ce pauvre vieux père révolté, n'a trouvé dans la version qu'en donne l'autre traduction que le plus faible des échos, si l'on veut bien considérer comme un écho les quelques paroles d'une trivialité et d'une banalité déconcertantes dont s'est servi le traducteur :

« Un grand mal et un très grand scandale. La maudite s'est enfuie ; elle a rabaissé mon honneur et a diminué mon respect. O, Rodrigo, que faire ? L'as-tu vue de tes yeux ? »

Cet exemple nous dispense de tout commentaire, il est décisif ; le ridicule de la seconde version saute aux yeux et nous n'avons nul besoin de montrer du doigt l'abîme qui sépare les deux traductions.

Il est fort heureux que Moutran ne se soit pas arrêté à la traduction d'*Othello*. En fait ce n'était là qu'un avant-goût d'une série de traductions des œuvres de Shakespeare. *Macbeth* vint ensuite : cette œuvre avait déjà été traduite une première fois par Abdel Malek Ibrahim et Iskandar Abdel Malek, en 1900. Leur traduction n'a rien de com-

mun avec l'original et ne peut en aucune sorte se comparer à celle de Moutran, caractérisée par la précision, le respect du sens des dialogues tel que l'entendait l'auteur, l'envergure des expressions et la vigueur de l'impression qu'elle donne au spectateur.

Il ne fait aucun doute que le plus difficile dans la traduction de *Macbeth* était de rendre fidèlement ce que marmonnent les sorcières dans un langage inintelligible et notamment les expressions relevant du vocabulaire de la sorcellerie. Moutran s'était sans doute trouvé devant cette impasse ; il passa outre et sauta le passage à plusieurs reprises. La partie la plus importante sciemment ignorée par lui est celle de la première scène du premier acte. C'est l'introduction à la pièce, la clef même de la pièce pour ainsi dire, car ce sont les sorcières que nous voyons et que nous entendons en premier lieu alors qu'elles se concertent pour opposer leur malice et leurs maléfices à Macbeth.

Il y a lieu de citer ici une autre traduction de *Macbeth*, écrite en 1911, qui s'en tient fidèlement au texte original bien qu'elle soit écrite en vers. Elle est l'œuvre de Mohamed Rifaat. Cette traduction est toutefois dépourvue de sens poétique, à tel point qu'elle ne parvient pas à nous impressionner autant que le fait la traduction en prose de Moutran. Cette dernière, en effet, enflamme l'imagination et émeut bien davantage.

Passons à présent à la plus belle œuvre de Shakespeare : *Hamlet*, qui fut traduite par Moutran aux environs de 1920. Du temps du Cheikh Salama Hegazi, *Hamlet* était la pièce de Shakespeare la plus en vogue après *Roméo et Juliette* dont le titre dans la version arabe, *Les Martyrs de l'Amour*, était sur toutes les lèvres. La traduction

de la version jouée à cette époque était de Taniouss 'Abdou. Il avait traité la pièce de la même manière que le faisait son maître Naguib El Haddad, c'est-à-dire en prenant toutes les libertés, ajoutant, soustrayant et déformant le texte original.

Pour ce qui est de notre poète Khalil, il nous dit, dans la préface de la pièce, qu'elle a été traduite comme elle avait été écrite, c'est-à-dire fidèlement. Et le lecteur de pousser un soupir de soulagement en remerciant le traducteur. Mais Moutran revient à la charge dans la phrase suivante :

« Mais il a paru nécessaire, pour en faire ressortir la beauté sur la scène du théâtre arabe, de ne pas laisser tous les actes de la pièce comme ils l'étaient dans la version originale. Il y a des longueurs incompatibles avec les goûts de notre époque et les nécessités de l'art théâtral moderne. C'est pour cela que j'ai refondu les cinq actes pour qu'ils n'en fassent que quatre seulement. Toutefois, je n'ai rien enlevé qui puisse ôter quoi que ce soit à l'essence de la pièce. »

Moutran n'innovait pas en prenant cette initiative hardie ; certains traducteurs français avaient adopté avant lui une méthode analogue. Certains théâtres anglais ont, eux aussi, agi de même. Quant à nous, nous aurions voulu, malgré tout, que Moutran donnât à la scène ce qui est à la scène et au lecteur ce qui est au lecteur, afin que nous puissions trouver entre nos mains, aujourd'hui, une sienne traduction conforme à l'original, dans le texte et à la lettre. On le regrette d'autant plus que la traduction de Moutran est d'une qualité littéraire comparable à la valeur du texte anglais.

Enfin, en 1923, Moutran nous donna un quatrième chef-d'œuvre dans la série de ses tra-

ductions de Shakespeare : *Le Marchand de Venise*. C'était encore une pièce qui avait déjà été traduite vers la fin du siècle précédent sous le titre de : *L'usurier vindicatif*. Elle avait été jouée en janvier 1885 par Soliman El Kordahi et sa troupe dans un théâtre d'Alexandrie lui appartenant. L'espace nous manque, et nous n'éprouvons d'ailleurs aucun intérêt ni aucun désir, après tout ce que nous avons exposé, de retourner une quatrième fois, un siècle en arrière, pour démontrer la supériorité de Khalil Moutran par rapport à tous les traducteurs qui l'avaient précédé.

Un grand poète et critique contemporain, Ibrahim Abdel Kader El Mazni, avait publié, dans le journal *Al Akhbar* du 14 Avril 1932, une étude sur la traduction du *Marchand de Venise* par Moutran. Un point à relever dans cette étude est qu'El Mazni, en analysant la pièce de Shakespeare, au moment où il eut besoin de citer des passages pour étayer son point de vue, ne fit point usage de la traduction de Moutran, mais traduisit lui-même ces extraits de l'original anglais. Il en fit d'ailleurs la remarque en marge de son article en disant : « Les extraits de la pièce reproduits ici ont été traduits par nous à partir du texte anglais ». Il semble qu'El Mazni ait voulu insinuer que Moutran s'était servi de la version française pour faire sa traduction arabe de la pièce de Shakespeare. C'est là une constatation fort grave, et le critique ne saurait la passer sous silence. Il se peut que la traduction française, dont se serait servi Moutran en l'occurrence, soit l'une de celles dont il a fait mention dans la préface d'*Othello*. Parlant de Shakespeare, il écrit en effet :

« Les œuvres multiples de cet écrivain sont traduites dans toutes les langues du monde. Dans certaines langues, comme le français, les traductions

sont nombreuses et variées, dont celles de Montaigne, de Letourneur et d'autres auteurs encore. ».

Parmi ces « autres » pourrait paraître incluse la traduction de Georges Duval dont — au dire des familiers de Moutran — celui-ci se serait servi pour sa traduction en arabe. Mais il ne fait aucun doute pour nous que, pendant que Moutran traduisait du texte français, il devait avoir l'original anglais devant lui et s'y référer fréquemment pour s'assurer du sens exact, C'est pour cela d'ailleurs que sa traduction est tellement fidèle au texte anglais, sans parler de la supériorité qu'elle possède au point de vue richesse du style, puissance et évocation. Aucun des autres traducteurs n'a approché de ce degré de perfection.

Nous avons jusqu'ici mentionné quatre chefs-d'œuvre que nous possédons aujourd'hui : les traductions par Moutran d'*Othello*, de *Macbeth*, de *Hamlet* et du *Marchand de Venise*. Nous n'en possédons pas d'autres de lui bien que, dans la conclusion de sa préface au *Marchand de Venise*, il dise :

« Les bijoux parmi les pièces de Shakespeare sont au nombre de huit. Je les ai toutes traduites. Je les ferai jouer évidemment, car elles sont un régal dans n'importe quelle langue, surtout en arabe, cette langue qui est le confluent de toutes les sources de la rhétorique et le point de rencontre de toutes les beautés littéraires ».

Les pièces manquantes pourraient bien être *Le Roi Lear*, *Jules César*, *Richard III* et *La Tempête*. Nous ne savons pas où sont les traductions de ces pièces. Notre désir le plus cher serait que les chercheurs puissent les retrouver pour que nous puissions disposer de ces chefs-d'œuvre Shakespeariens en langue arabe.

MOUTRAN ET LE THEATRE FRANÇAIS

Moutran n'aurait pu limiter son œuvre de traduction aux pièces de Shakespeare, lui dont l'éducation, depuis son plus jeune âge, avait été française autant qu'arabe. Moutran ne cessa pas un seul jour d'étudier et d'utiliser la langue française avec un enthousiasme soutenu. Dans son premier recueil de vers historiques, il y a, par exemple, de multiples références à Napoléon. Dans une dédicace écrite sur le premier feuillet d'un recueil de vers d'Alfred de Musset, qu'il voulait offrir à une jeune fille, il avait écrit ces quelques vers que nous traduisons de l'arabe :

*Ce jeune homme a vécu aimant et malheureux,
Et il est décédé aimant et malheureux.
S'il a pleuré son âme, écrivant chaque ligne,
On le pleure toujours parce qu'il en est digne.
Poète de l'amour, il n'a jamais chanté
Que des airs tristes aux accents désespérés.
Poète qui vécut exaltant la beauté,
S'abreuvant de plaintes jusqu'à satiété.
Lis donc sa mélodie. Me diras-tu comment
Ce cœur a-t-il pu demeurer sans battre d'amour,
seul avec son tourment ?
Il y a là dans ses vers un souffle doux, léger
Qui semble persister tel qu'il est, sans changer.
A sa mémoire tu verseras une larme,
A ces quelques feuillets elle rendra le charme.
Son âme revivra. Un zéphyr embaumé
D'elle te parviendra comme un parfum aimé.*

Mais ne nous égarons pas et n'oublions pas que c'est le théâtre seul qui nous intéresse ici ; c'est autour de la scène que nous devons graviter. Bornons-nous donc à parler des grands maîtres français dont Moutran a traduit les œuvres ou qu'il a

commentées, qu'elles appartiennent à l'école classique ou à l'école romantique. En tête de liste viennent les deux plus grands : Corneille et Molière. Moutran a composé sur le grand poète comique de la scène qu'est Molière une poésie dont nous donnons ici l'essentiel en quelques mots :

*Toi, lettré du monde, l'Égypte te salue.
 Les rapports littéraires entre hommes de lettres
 sont une parenté.
 Chaque époque voudrait, en refaisant son choix,
 Être née en ton temps pour qu'honneur lui
 échoit.
 Tu possèdes une âme qui englobe toutes les
 autres,
 Et il semble que pour toi rien n'est inconnu.
 Tout savoir est le tien,
 Toute nouveauté, tu en as déjà l'expérience.
 Aucun secret, que d'aucuns cachent en eux-
 mêmes,
 N'est un secret pour toi.
 Tu décris la honte en riant ;
 Cela fait pleurer en égayant.
 Le monde est tel que tu l'as décrit ;
 Il a des futilités et des faiblesses qui avilissent.
 Tu les connaissais bien et les jugeais avec pitié :
 Que de faux pas n'ont-ils point leur excuse !*

De Corneille, notre poète a traduit *Cinna* et le grand chef-d'œuvre qu'est *Le Cid*. Naguib El Haddad avait lui aussi traduit cette dernière pièce qu'il avait rebaptisée : *Amour et Vengeance*, selon la mode du temps qui donnait aux traducteurs toute latitude pour effectuer de pareils changements. Il est à peine besoin de dire ici que la traduction de cette pièce par Moutran est de loin supérieure.

Il faut remarquer, toutefois, que Moutran n'était pas un fervent disciple de l'école classique — dont Corneille était un adepte — pour ce qui est des règles strictes qui régissaient le lieu, le temps et l'action, règles que le théâtre français avait héritées du théâtre grec ancien — aux dires des critiques. C'est peut-être pour cette raison, parce qu'il répugnait à se plier au diktat classique et qu'il tenait à conserver sa liberté d'action, qu'il s'est lancé dans la traduction des œuvres de Shakespeare. De là aussi son admiration pour le théâtre romantique français et en particulier pour Victor Hugo. Dans une poésie où il s'adresse à ce dernier, Moutran fait allusion à la querelle qui divisait les classiques et les romantiques, et dont la teneur est à peu près comme suit :

« A quelles limitations fut assujettie la poésie avant toi et de quels liens furent ligotés le sentiment et la pensée ? Comme en avaient décidé les Grecs, et selon leurs plans, les siècles durent marcher, les époques s'acheminer jusqu'à ce que tu sois venu. C'est alors que ton inspiration clairvoyante dévoila l'état de sujétion où se trouvaient les esprits. Tu décidas qu'il était temps de libérer la plume. Tu fis couler toutes les sources de l'éloquence alors qu'elles étaient sur le point de tarir... »

Des œuvres de Victor Hugo, notre poète Moutran a traduit *Hernani*. Ceux qui furent présents à la première représentation de cette pièce nous ont donné une description de la bataille qui eut lieu parmi les spectateurs durant cette soirée mémorable. Le triomphe éclatant du théâtre romantique n'a pas duré plus d'un quart de siècle, mais il n'est pas mort pour toujours et partout. Il est né pour demeurer, au moins en partie et sous d'autres noms.

Pour ce qui est des traductions par Moutran de

pièces françaises, épargnons au lecteur la peine d'en faire la comparaison avec les traductions antérieures. La connaissance approfondie qu'avait Moutran du français, la grande érudition qu'il avait acquise dans toutes les branches de la littérature française sont des faits que nul ne saurait discuter. Abstenons-nous donc de tout commentaire : Moutran est de loin le gagnant de ce tournoi.



Pour nous résumer, nous dirons que Moutran a rendu au théâtre arabe les plus signalés services dans le domaine des lettres en traduisant des pièces, surtout celles de Shakespeare. Elles sont encore aujourd'hui la représentation vivante dans le monde arabe de l'esprit fougueux et fécond de ce grand homme, et cela malgré les dires de certains critiques sur un point ou sur un autre. Aucun travail humain ne saurait échapper aux jugements contradictoires. Et lorsque nous revisons dans sa traduction des passages visés par la critique, passages que nous avons déjà lus à maintes reprises dans le texte original, nous constatons que ces prétendues irrégularités s'amenuisent en regard de la façon vigoureuse et grandiose avec laquelle Moutran nous révèle Shakespeare.

Et maintenant, après tout ce que nous avons dit des efforts déployés par notre poète pour la gloire de la littérature dramatique, nous ne pouvons passer sous silence les services qu'il a rendus à la vie active du théâtre. Lorsque l'Etat décida de placer le théâtre sous son patronage en 1935, on ne trouva nul autre que Moutran pour former une troupe égyptienne, la diriger et la guider. Il fallait

surtout lui montrer le chemin qui devait la mener au but qu'on en attendait.

La troupe était tenue de présenter toutes les pièces, même celles à caractère humoristique, dans la langue arabe classique ; l'art dramatique devait se raffiner. Moutran était fermement convaincu que la langue arabe classique était le fondement de l'unité nationale ; il comprenait qu'elle était le lien qui devait unir solidement les peuples arabes. La question de la langue arabe classique sur la scène avait des adeptes et des détracteurs ; elle en a encore ; ce n'est point ici que nous discuterons de ces assertions. Tout ce que le cadre de cette étude nous permet de dire c'est que Moutran ne pouvait prendre une autre position que celle qui fut la sienne au sujet de la langue à employer sur scène. Aussi animé de nationalisme pan-arabe, qu'il fût, Moutran n'en tenait pas moins fermement à la propagation des chefs-d'œuvre du théâtre international, traduits dans la plus belle langue arabe possible.

On doit mentionner également que Moutran fut l'un des premiers à recommander l'envoi de nombreuses missions à l'étranger pour se spécialiser dans les diverses branches de l'art dramatique, afin de créer des acteurs, des producteurs et des décorateurs de la scène, et ceci à part les missions qui partaient durant la saison d'été pour perfectionner leur savoir.

Moutran n'aimait pas voir la troupe gaspiller son temps à autre chose qu'à se perfectionner, à exceller. Il ne cessait de répéter que si elle s'acquittait parfaitement du devoir qui lui était assigné, elle commanderait le respect et serait de ce fait considérée comme une institution dont l'Etat ne saurait manquer de s'occuper financièrement, pre-

nant à sa charge tous les frais, à l'instar des autres institutions reconnues.

Voilà ce que notre poète a fait pour le théâtre en Egypte sur le plan littéraire et sur le plan pratique. C'est beaucoup, à notre avis, et nous n'avons pas pu lui rendre justice, en cette brève étude, autant que nous l'aurions voulu.

Abdel Rahman Sidky



Visite aux enfers

Je reviens de l'enfer, de l'enfer rouge. Voulez-vous y faire un tour avec moi ? N'ayez donc pas peur ; une demi-heure ce n'est pas beaucoup. Nous y passerons probablement un temps bien plus long plus tard. Une demi-heure ou un demi-siècle, l'éternité peut-être : tout dépendra des méfaits que nous aurons commis ici-bas. Il serait oiseux que vous prétendiez être sans taches : nul d'entre nous n'est meilleur que l'autre. Il me semble même que nous passerons tous par là car les tentations terrestres ne nous épargneront pas.

Écoutez, bonnes gens, ici ou là c'est tout comme. Viendrez-vous faire une toute petite visite à l'enfer embrasé et illuminé, une seule petite demi-heure à titre de curiosité ? Une demi-heure ce n'est pas beaucoup, ce n'est pas cela qui va vous fatiguer.

*
**

N.D.L.R. — Youssef el Sebäi est l'auteur de nombreux contes, romans, pièces de théâtre, scénarios de films, d'une veine humoristique et moderne. Il est actuellement Secrétaire Général du Conseil Supérieur des Lettres et des Arts.

Et il y avait foule ; des corps entassés et comprimés, du bruit et du vacarme, des appels et des vociférations ; l'on aurait dit qu'on était à une noce ou à une foire. Les masses humaines, en rangs serrés, avançaient lentement vers l'immense porte sur le côté de laquelle une flèche indiquait que c'était bien là l'entrée. Entrée, oui en effet et « l'entrée Seulement », c'était écrit en toutes lettres sur la porte. Sur une autre pancarte on pouvait lire : « Enfer, Affreux Destin ».

Tout ce monde était donc massé à cette porte d'entrée. Quant à celle de sortie, elle était restée déserte. De l'embrasure nous venait un vent brûlant et lancinant. La sueur nous dé-goulinait de tout le corps, se mêlant à la poussière que nous avions récoltée sur terre.

Écrasé par la foule et la chaleur, je sentais que j'étais sur le point d'étouffer ; il me semblait que j'allais rendre le dernier soupir. Je regardais la foule autour de moi et je pensais : « Quels sots... toujours pressés, même pour entrer en enfer. Toujours sur le qui-vive, à l'affût, avides, même du feu qui va brûler leur corps. »

J'avais fini par m'apercevoir que je progressais tout de même avec la foule malgré la lenteur de la marche. J'avais en effet passé le seuil du portail et pénétré à l'intérieur. Derrière moi des vagues humaines déferlaient les unes après les autres. Des camions, pareils à ceux affectés au transport des prisonniers, déversaient leurs chargements humains pêle-mêle, pour s'en retourner chercher d'autres fournées.

Maintenant la foule devenait, autour de moi, moins épaisse ; je pouvais jouer des cou-

des plus aisément; l'angoisse d'être étouffé avait disparu. Je revenais à moi un tant soit peu, et je m'étais mis à examiner les lieux du regard.

Chose étrange, en vérité. Mais où sont donc ceux qui devaient aller au paradis, si tout ce monde était destiné aux enfers? Décidément l'homme se trompe énormément quand il croit si facilement à la bonté de ses semblables. C'est seulement en arrivant ici et en retrouvant tout ce monde qu'on se rend compte de la réalité des choses. J'avais en effet retrouvé ce qui m'avait semblé être l'immense majorité de ceux que j'avais connus. Ils étaient tous égaux dans le mal: les vertueux et les vicieux, les croyants et les incroyants, les méchants et les bons — ou ceux ayant les apparences de la bonté. J'ai trouvé là toutes sortes de gens. J'y ai trouvé des barbues avec turban et chapelet; j'y ai rencontré de grands pécheurs et de grands criminels. Tous sans distinction avaient été amenés en ce lieu: l'enfer. Les apparences trompeuses, l'hypocrisie et la malice avaient dissimulé leur vraie nature, sur terre; on les avait pris pour de bonnes gens. Mais ici les voiles se sont déchirés, et une fois dépouillés de leurs fausses parures, leurs tares ont vite été découvertes: ils étaient devenus en effet de dignes clients de l'enfer. Et, ironie du sort, de ce fait, bien des places étaient restées inoccupées au paradis.

Je ne mentionnerai pas de noms: évitons les scandales; mais je puis vous assurer que je les ai trouvés tous là, tous, sans exception. Certains m'ont fait un geste amical de la main ou de la tête, d'autres sont demeurés fiers et pom-

péux : même attitude que sur terre. Ils n'arrivaient pas à se débarrasser de leur sottise vanité et de ce superbe ridicule qui avait toujours été leur odieux apanage sur terre. Ils ne perdaient rien pour attendre ; bientôt nous allions tous être la proie des flammes infernales, à égalité ; nous allions tous être rôtis à la même braise : membre par membre, nos corps allaient devenir la proie du feu, tous, sans distinction.

C'est alors que je m'étais mis à inspecter minutieusement les lieux. Il m'avait semblé que j'étais dans la grande boulangerie d'El Rimali ou dans les fameux bains de vapeur dits Hammame El Talate. En effet, des fours rouges et noirs, aux profondeurs ardentes et enflammées et aux façades noires et lugubres, étaient en pleine activité. Les flammes y faisaient un bruit caverneux tel le hennissement des chevaux attendant leur pitance. Et devant ces fours, des démons à la mine patibulaire, à la face barbouillée de suie et de cendre s'affairaient tel des boulangers ou des soutiers. La sueur qui suintait de leur corps maculait la piste sur laquelle ils évoluaient. Leurs mains diaboliques ne cessaient de jeter le combustible à profusion dans la bouche béante des fourneaux toujours avides, jamais rassasiés. Ils haletaient de fatigue sans cesser d'œuvrer. Je les observais avec pitié, rendant grâce au Tout-Puissant de m'avoir — au moins — épargné la peine d'accomplir cette corvée démoniaque, éreintante et éternelle. Il est vrai que je devais passer une période en enfer, soit ; mais ensuite ne devais-je pas être transféré au paradis où je trouverais les belles aux yeux de gazelle et où, après les boissons affreuses qu'on forçait à travers

mon gosier, je me gorgerais enfin de miel et de vin? Si donc je devais vivre dans le supplice pour un certain temps, j'avais du moins un espoir qui devrait m'aider à supporter les flammes brûlantes aujourd'hui: l'espoir de finir au Ciel. Quant à ces démons, quelle sorte d'espérance pouvaient-ils nourrir? Que pouvaient-ils attendre après ces fours et ces feux, après ces corps calcinés, après ces vains efforts sans cesse répétés?

Mais voilà que l'un d'eux me dévisageait avec sa face décharnée aux traits tirés. A vrai dire, j'avais eu pitié de lui et j'avais senti naître en moi un désir sincère de lui venir en aide. S'entraider avait été l'une de nos habitudes sur terre, pourquoi n'en serait-il pas de même ici? Pourquoi ne m'offrirais-je pas à le seconder, à le remplacer dans l'accomplissement de sa besogne pendant qu'il reprendrait des forces? Je l'avais donc fixé, lui avais fait un signe amical et lui avais dit: « Tu permets que je te remplace un instant? » Il ne se l'était pas fait dire deux fois. En silence, il m'avait cédé sa place, et c'est moi qui avais été surpris d'avoir si vite été pris au sérieux. Je m'étais attendu en effet à un refus de sa part; j'avais pensé qu'il m'aurait dit tout simplement « Merci », sans cesser sa besogne. Mais il m'avait tout bonnement passé sa lourde pelle et était allé s'asseoir, rompu de fatigue, sur une grosse pierre. J'avais l'air gauche avec cette énorme pelle en main. Je ne pouvais plus la lui rendre et je ne savais non plus comment m'y prendre pour continuer le travail, n'ayant jamais été soutier dans ma vie. Comment allais-je donc pouvoir faire équipe avec les démons et alimenter ce four gigantesque?

Mais voilà que Lucifer, le chef des démons, était apparu, venant de loin, avec sa stature imposante et sa face terrifiante. Il tenait en main un gros bâton avec lequel il incitait les démons au travail. A le voir, j'avais ressenti une peur indicible. « Malheur à moi et malheur au démon assis sur la grosse pierre », m'étais-je dit. Mais, sans perdre de temps, je m'étais vivement barbouillé la figure et le corps de suie et je m'étais précipité vers le four pour y engouffrer tout ce que je pouvais de combustible. Lucifer passa donc auprès de moi sans s'apercevoir de quoi que ce soit. J'avais continué à bûcher jusqu'à en ressentir une immense fatigue. J'avais attendu celui que j'avais bénévolement remplacé, mais il ne venait pas, le vilain. Maintenant mes muscles se raidissaient, exténués ; bientôt je n'allais plus pouvoir bouger. Je m'étais alors retourné pour lui faire signe de revenir, mais il n'était plus là. Oh, le salaud ! Il m'avait laissé tomber et avait filé. Le lâche, il avait fui sans laisser de trace.

Je m'étais appuyé un instant sur la pelle pour reprendre mon souffle, mais Lucifer m'avait de suite lancé un cri de menace et, obtempérant à l'ordre du chef, je m'étais remis à l'œuvre. Le temps passait et moi je continuais toujours à fonctionner avec la régularité d'une machine. Si je m'arrêtais, la menace du chef me remettait de suite en action.

Je m'étais alors mis à réfléchir. « Idiot », m'étais-je dit, « oui, je suis un parfait idiot pour m'être lancé dans cette aventure. Quelle idée bizarre d'aider un démon ? Pourquoi m'étais-je mêlé de ce qui ne me regardait pas ? Pourquoi n'avais-je pas fait comme toutes les autres créa-

tures de Dieu? Pourquoi n'avais-je pas attendu mon tour? J'aurais alors subi les supplices du feu, j'aurais bu la ciguë et mangé l'herbe sèche qui ne m'aurait ni engraisé ni nourri, une fois toutes ces souffrances endurées, je serais passé au paradis pour l'éternité. Pourquoi m'étais-je donc engagé à servir le démon en enfer, et jusqu'à quand continuerai-je à desservir ces fous? J'en avais la bouche sèche, mon corps était brûlant, mes bras ankylosés, mes jambes s'étaient raidies. Cet état allait-il durer éternellement, sans espoir de transfert à ce paradis dont j'imaginai depuis si longtemps les délices? »

Je m'étais dit qu'il fallait absolument faire quelque chose. N'importe quelle situation était sûrement préférable à celle-ci. J'avais essayé d'attirer l'attention de mon voisin de corvée en l'interpellant. Après plusieurs essais infructueux, il m'avait répondu :

— Que veux-tu ?

— Combien de temps doit durer notre travail ?

— Temps ? Que veux-tu dire par temps ? Ici le mot temps n'existe pas.

J'avais l'impression que ce démon voulait faire étalage de philosophie ; mais quelle philosophie stupide ! J'avais répliqué :

— Vous n'avez pas de congé, pas de repos ?

— Travaille, espèce de fainéant. En enfer il n'y a pas de repos ni de congé. Et qui donc se chargerait de brûler ces cochons ?

J'étais sur le point de répondre à ce démon impertinent qui nous traitait de cochons, mais je m'étais ravisé et lui avais demandé :

— Vous n'avez donc pas une Organisation

du Travail pour s'occuper de vos droits?

— Tu veux une « désorganisation du travail », pour gâcher la besogne et gâter les ouvriers. Non, il n'y a pas chez nous pareille chose. Il me semble que tu es novice dans ce métier!

— C'est une erreur flagrante. Vos droits sont perdus, vous êtes une classe opprimée, vous êtes...

Je n'avais pas pu compléter ma phrase. Le sifflement d'une sirène puissante avait fait fortement vibrer le timpan de mes oreilles. Aussitôt après, j'avais vu quelques démons départager les gens en groupes et les mettre en rangs devant les fours. Je m'étais de suite rendu compte que le travail sérieux allait enfin commencer, qu'en ma qualité de démon — et non d'humain — j'allais participer à la tâche de jeter ces cochons — comme disait mon coéquipier — dans les flammes ardentes. A ce moment, j'avais eu un frisson d'horreur et de crainte. J'avais toujours été, dans ma vie, un homme doux et pacifique; je n'avais même pas essayé de brûler l'insecte le plus insignifiant. Pensez donc, j'allais à présent réduire en cendres des êtres humains. Malgré tout ce qu'on pouvait dire de leurs crimes et de leurs méfaits, c'étaient des humains. Comment pouvais-je donc livrer leur chair et leurs os au feu consumant? Soutier, j'avais accepté de l'être; j'ai travaillé quand il s'agissait d'alimenter les fourneaux, mais à présent, griller des hommes comme s'ils étaient de vulgaires agneaux qu'on ferait cuire à la broche, et bien non, c'était absolument impossible. Moi, l'homme calme et tranquille qui n'avait d'autres larcins sur la

conscience, d'autres fautes à se reprocher que quelques flirts bénins, je ne pouvais sûrement pas devenir un assassin du jour au lendemain. Le tableau des supplices que j'allais faire subir à mes semblables me hantait. Non, non, je me précipiterais plutôt vers le premier robinet d'eau d'où je remplirais des seaux, l'un après l'autre, pour éteindre ces flammes et sauver ces corps.

J'avais été tiré de mes réflexions par le son d'un tintement qui me parvenait de l'arrière. On aurait dit un vendeur d'« arguessousse », (sirop de réglisse). C'était étonnant ; comment, ici en enfer, un tel vendeur de boissons rafraîchissantes ? Et moi qui avait envie de boire quelque chose de bien frappé ! Je n'aime pas cette boisson, mais j'en aurais volontiers bu tout un verre, tant j'avais soif. Je ne rêvais pas ; derrière moi, un démon portait sur le dos une grande outre bien pleine et il tenait en main les deux bols en cuivre que les vendeurs font tinter l'un contre l'autre. « Donne m'en un verre », lui avais-je dit. Le démon m'avait regardé avec un air d'étonnement, et comme s'il parlait à un fou, il m'avait crié :

— Idiot, c'est pour les clients seulement.

— Et nous, pourquoi nous prive-t-on d'arguessousse ?

— Arguessousse ?... Espèce d'imbécile.

J'avais cru devoir corriger :

— Je veux dire du caroube.

— Trêve de plaisanterie. Je n'ai pas de temps à perdre avec toi. Laisse-moi passer pour leur distribuer l'eau bouillante pour qu'ils en remplissent leurs entrailles.

— De l'eau bouillante ? Que j'avais donc

été bête pour croire qu'en enfer on pourrait servir aux humains des rafraîchissements ?

C'était du cuivre fondu, de l'huile écœurante et de l'eau bouillante qu'on les forçait à boire.

J'avais ensuite vu le démon, son outre sur le dos, se précipiter parmi les rangs, verser l'eau bouillante dans des bols et forcer ces malheureux à l'ingurgiter et à en brûler leurs entrailles.

Mais voilà que tous les démons commençaient leur besogne. Les pleurs et les cris de douleur emplissaient l'air, mêlés au tintamarre des bols de cuivre. Moi seul j'étais resté inactif. J'avais vu Lucifer se diriger vers moi, de loin. J'avais alors dû prendre mon courage à deux mains et participer à l'incinération de mes semblables. De toute façon ils ne pouvaient en réchapper, que j'y prisse part ou pas.

J'avais donc dévisagé les humains rangés en face de moi. La première personne sur laquelle était tombé mon regard m'avait rempli d'étonnement. J'étais resté bouche bée, sans dire autre chose qu'un seul mot d'une voix éteinte : « Toi ? »

Èt bien oui, par Allah, c'était elle, bien elle, telle qu'elle était lorsque je l'avais vue pour la dernière fois. Elle n'avait changé en rien. Si, peut-être, une seule chose : elle était nue. Elle ne portait même pas ce léger maillot qui jadis, dans l'intimité, serrait sa poitrine et ses hanches.

Ètrange chose, en vérité. Qu'est ce qui a bien pu t'amener ici en enfer, toi, enchantresse du monde et beauté paradisiaque ? T'es-tu donc échappée du Ciel ? Ta place ne saurait être

qu'à l'ombre des palmeraies et des vignes. Ta demeure, belle fille, est dans un eden où tu ne boirais que du vin de marque et non dans un enfer empoisonné et embrasé où tu ne trouveras pas la moindre ombre de pitié.

Me soutenant sur ma pelle, je l'avais contemplée. Que pouvais-je faire d'autre ? Au diable les feux qui pétillaient, Lucifer qui houspillait ses subalternes et les pécheurs qui attendaient leur tour. Rien ne pouvait m'empêcher de la dévorer des yeux, de la couvrir de mille regards d'admiration.

Qu'avais-je à craindre maintenant ? J'avais jadis craint d'avoir à rendre compte de mes actes sur terre et d'avoir à en subir le châtiement dans l'autre. Mais à présent, j'étais mort pour le reste du monde, et en enfer pour tout de bon. Qu'avais-je à redouter après cela ? Pouvais-je appréhender malheur plus grand ?

Je l'avais donc contemplée à mon aise, appuyé sur ma pelle et j'avais nonchalamment posé une jambe sur l'autre comme l'aurait fait jadis n'importe quel jeune homme à l'affût de gibier et faisant le beau à la place Ataba El Khadra ou à l'angle de la rue Êmad El Dine. Infatué de moi-même, j'avais oublié tout le ridicule de ma tenue et la suie qui souillait mon corps et maculait mes traits ; j'avais oublié que je tenais en main ce qui me faisait ressembler à un boueux ; j'avais oublié le rôle horrible qui m'était dévolu ; j'avais oublié le personnage que je représentais.

Êt me voilà lorgnant cette belle fille ou plutôt cet ange gracieux, comme je l'avais fait et comme l'avaient fait tant d'autres dans la vie. Ses cheveux d'or retombaient sur ses épau-

les nues ; ses yeux clairs brillaient toujours du même éclat ; ses joues, à cause de la chaleur, s'empourpraient et ses lèvres fraîches étaient closes. Que de charme donnait à son corps, doré par le rayonnement des flammes, la teinte rougeâtre que lui dispensait les feux ambiants ! Une poitrine ferme et audacieuse, une taille fine et racée, des jambes bien faites et musclées et partout une peau douce, limpide, diaphane, j'admire tout cela pendant un bon moment. J'en étais ravi et j'avais oublié tout ce qui se passait autour de moi, lorsque j'entendis Lucifer vociférer au loin. Sa voix m'avait fait revenir à moi. Qu'allais-je faire ? J'étais dans tous mes états. Comment pouvais-je saisir ce corps plein de vie et le jeter au feu pour le réduire en cendres ? Plût au Ciel que ma main se paralysât avant que je ne puisse commettre pareille horreur, que mon corps fût coupé en lanières avant que je ne fasse ce geste ! Mon âme n'était pas encore dépourvue de tout sentiment ; mon cœur n'était pas encore de pierre ; mes yeux voyaient encore clair.

Il y avait, dans le regard de la belle, de la peur, de l'épouvante, comme si elle dévisageait un mauvais génie ou le diable lui-même. Elle ne m'avait donc point reconnu. Je me devais de la tranquilliser, de lui donner confiance. Je lui avais souri : un sourire où j'avais essayé de mêler de la douceur et de la sympathie, deux sentiments qui contrastaient étrangement avec le décor dur et revêché où nous nous trouvions. Toutefois, il m'avait semblé que la belle avait complètement mésestimé mon effort et avait pris mon sourire pour une grimace féroce, et ceci n'avait fait qu'ajouter à son désarroi qu'on

pouvait lire maintenant clairement dans ses yeux exorbités par la crainte.

J'avais voulu tout de même calmer son agitation et je m'étais hasardé à lui dire comme jadis : « Hé ! Vous voilà donc ! » Mais la femme ne m'avait pas reconnu malgré tout. Elle avait peut-être cru que je la narguais. Des yeux tout grand ouverts autour de moi semblaient suivre mon manège. Je ne pouvais continuer de calmer la peur de cette femme sans attirer l'attention sur moi. J'avais alors décidé de paraître très courroucé, et je m'étais approché d'elle et l'avait saisie avec force par le bras. En même temps, je lui avais soufflé :

— N'aies pas peur... Je suis ton ami « un tel ».

Elle m'avait regardé avec stupéfaction et m'avait chuchoté à son tour :

— Et comment es-tu donc venu ici ?

— Mieux vaudrait que tu m'ignores pour ne pas éveiller de soupçon.

Puis, élevant la voix, je lui avais crié :

— Approche-toi, misérable... Qu'as-tu donc fait sur terre ?

Elle m'avait répondu, en feignant d'implorer ma clémence :

— Rien du tout... Je n'ai fait que me jouer des cœurs... et des poches. J'ai tiré avantage de mes trésors de beauté et de charme. Au marché de la beauté, je vendais aux amateurs d'amour l'enchantement qui émanait de ma personne, et je le vendais cher, très cher. C'est tout ce que j'ai fait.

Ces paroles avaient éveillé en moi la brute qui y dormait ; une ancienne blessure de mon cœur s'était rouverte. Je m'étais souvenu que

j'avais été un acheteur assidu de ces amours dont elle parlait, et un acheteur perdant et bafoué. N'avais-je pas échangé les battements de mon cœur, ses convulsions, ses soupirs et ses plaintes contre quelques courts instants de tromperie et de fraude ? Oui, c'était bien moi qui avait été plus d'une fois un simple jouet entre les mains de cette beauté fatale. Sous des dehors de fidélité, de sincérité, elle me vendait de la perfidie. En compensation de mon amour, elle m'avait vendu de la souffrance. Que d'inquiétudes, de doutes, d'insomnies. Que de blessures au cœur et que de moments de torture pour mon âme. Que de flèches et de coups d'épée. Combien le plaisir m'avait coûté de déceptions ; combien pareilles à des mirages avaient été les joies que j'imaginai pouvoir obtenir. « Marchande d'enchantement au marché de l'amour », c'est cela, en effet, ce qu'elle avait été. Nous allions vers elle en ce temps-là car notre cœur était affamé, notre âme assoiffée. Que le diable l'emporte ! A ses pieds, jadis, nous avions avili notre amour ; à sa porte, la passion nous avait aveuglés et humiliés. Et tout en regardant cette femme une fois de plus, j'avais senti un profond désir de revanche. Cette blancheur apparente ne cachait-elle pas la noirceur de son âme, et cette peau douce ne voilait-elle pas les pointes acérées de la tromperie et de la trahison ? J'avais jeté un coup d'œil sur le feu ardent à l'intérieur du four et m'étais dit que cette femme avait grand besoin d'un pareil traitement pour la débarrasser des impuretés accumulées en elle. Le feu et rien que le feu ne pouvait avoir raison de toute cette ignominie. Et je lui avais dit :

— Oh, toi, marchande d'amour, vendeuse de ton beau visage et de ton corps merveilleux, tu t'es jouée de nous, par le passé. Nous permettras-tu maintenant de te traiter avec sérieux ? Sur terre, tu nous a salis ; ici nous te purifierons. Tu nous as jadis brûlés au feu de la passion ; ce sont les flammes purificatrices qui à présent te consumeront. Tu n'as certes rien à nous reprocher.

Je m'étais alors saisi de la femme au beau visage, au cœur atrophié, au corps éclatant, à l'âme malpropre et je l'avais poussée violemment dans les flammes en lui criant :

— Peu importe que ton corps se désagrège, ton cœur n'en sera que plus net. Peu importe que tes membres se carbonisent et noircissent, ton esprit sera régénéré. Dans les deux cas tu es — en fin de compte — gagnante.



« Et au suivant », m'étais-je dit en me retournant. Le suivant était un personnage qui m'avait, de son vivant, inspiré respect et crainte. Par habitude, je lui avais dit :

— Son Excellence le Pacha ! Soyez le bienvenu !

C'était en effet un Pacha qui avait eu beaucoup de pouvoir, d'ascendant et de fortune sur terre. C'était le grand philanthrope dont on ne cessait de parler dans les journaux, citant ses bonnes œuvres, grandes et petites. N'avait-il pas bâti la mosquée qui porte son nom ? C'est justement, une fois cette mosquée achevée, qu'il avait reçu le titre ronflant de Pacha. Brave homme et homme généreux, tout le monde le

qualifiait de la sorte. Qu'était-il donc venu faire ici ?

Il tremblait de tous ses membres, il claquait des dents, ses genoux s'entrechoquaient, comment vouliez-vous que dans cet état il réponde à mon salut ?

Reprenant un peu ses sens, il m'avait supplié de l'épargner :

— Je vous en conjure...

— Je vous en prie, Pacha... Mais puis-je savoir comment Votre Excellence est ici ?

— Oh, pas grand' chose... rien du tout... J'ai simplement détourné les biens des orphelins. Je les ai engloutis ici, dans mes entrailles. J'ai distribué une minime partie de cette fortune aux indigents, aux nécessiteux... juste assez pour jeter de la poudre aux yeux du monde et me construire un nom, une renommée. J'ai laissé mourir de faim les orphelins dont les deniers m'étaient confiés et, avec ce que j'aurais dû leur remettre, j'ai bâti des mosquées. C'est tout ce que j'ai fait. — Rien que ça. Ce n'est pas grave, n'est-ce pas ?

Tout le respect que j'avais eu pour cet homme s'était évanoui, tout d'un coup et comme par enchantement. Plus rien que du mépris et du dégoût pour remplacer la vénération que j'avais ressentie jadis pour sa personne. Cette bedaine gonflée à bloc qui servait d'antichambre à son corps me semblait bourrée de sous volés aux orphelins sans défense. Il en était devenu replet et, eux, étaient morts de faim. Il était recouvert de richesses et, eux, avaient péri de froid et de privation. Bedaine bourrée aussi d'astuce et de perfidie, ce qui lui avait fait bâtir des maisons, ostensiblement à la gloire de Dieu,

mais qui étaient destinées à rehausser le prestige et la renommée de ce malin qui recherchait un titre honorifique. Un titre, cela avait bien pu le servir de son vivant, parmi la foule des sots et des crétins, mais ici, cela n'avait plus aucune valeur. Seules ces flammes brûlantes auront un sens quelconque pour lui maintenant. Seul ce feu ardent saura faire fondre cette bedaine et l'or des orphelins qu'elle contient. Il redeviendra ensuite léger et svelte, et lorsque dans la fournaise ses entrailles éclateront et se volatiliseront, il aura enfin perdu, du même coup, toute la cupidité qui avait été à l'origine des crimes qu'il a commis.

J'avais saisi l'homme tremblant et je l'avais lancé dans les flammes.



Sans répit, la série continuait : au suivant de ces damnés.

— Ah, mon Dieu ! Mais les malheureux qui t'ont amené ici se sont certainement trompés. N'auraient-ils pas dû au moins faire la part du respect que nous devons tous à ta barbe patriarcale ? Un saint homme comme toi, toujours en prière, qu'on ne voyait qu'à la mosquée, conseillant celui-ci, éclairant celui-là, comment es-tu donc venu ici ?

— Ce n'était qu'apparence trompeuse. Derrière mes multiples prières il n'y avait que stupre et turpitude. Je leur conseillais de dire toujours la vérité et j'étais un imposteur notoire. Je les exhortais à faire le bien, mais moi-même je n'ai fait aucune œuvre pie. Un gagne-pain, crois-moi, ce n'était qu'un gagne-pain, un

métier, une carrière. J'ai toujours été un grand comédien.

— Qu'à cela ne tienne. Je te faciliterai ta besogne. Gagne-pain, oui, mais du pain bien grillé. Tu pourras continuer à jouer la comédie, mais gare à toi si le feu fait flamber ta barbe. Vas-y, Cher Maître... C'est ton tour.

Je l'avais poussé de toutes mes forces dans la fournaise et je n'avais pas tardé à recevoir en pleine face l'odeur de poils brûlés, cependant que de l'intérieur du four une voix tonitruante entamait un sermon à l'intention des moribonds. Le saint homme continuait sa comédie.



A ce stage de ma besogne, je m'étais aperçu que j'étais en retard sur le programme. Ces bavardages avec les clients m'avaient fait perdre du temps, un temps fort précieux. J'avais donc retroussé mes manches, bien décidé de redoubler d'effort dans le silence. A quoi bon questionner après cela ; je ne crois pas qu'un seul d'entre eux aurait mérité autre chose que l'enfer ou pire, si l'on pouvait imaginer pire.

L'un après l'autre je les avais poussés vers leur destin jusqu'au dernier. C'est seulement à ce moment que j'avais pu m'arrêter pour reprendre haleine, car j'étais à bout de force et sur le point de m'évanouir. Il fallait à tout prix prendre un congé. Mais j'avais remarqué que mon voisin, une fois qu'il s'était débarrassé de son groupe, avait continué de jeter du combustible dans le four. Désarmé, je n'avais pu m'empêcher de lui crier :

— N'est-il pas grand temps qu'on prenne

du repos ? On en a fini d'incinérer les cochons.

— Nous ne finissons jamais. Ces cochons changeront de peau et nous reviendrons.

Je n'en pouvais mais ; il fallait trouver une solution à cet état de choses intenable. Pourquoi ne pas fomenter une insurrection, une révolte ? Insidieusement, je répétais des paroles d'incitation à l'oreille de mon voisin. Celui-ci les répétait au suivant et ainsi de suite. En peu de temps tous les démons étaient en état d'ébullition. Bientôt, mon voisin me chuchotait :

— Les copains demandent comment il faut s'y prendre pour obtenir leurs droits.

J'avais réfléchi, essayant de me rappeler les procédés utilisés jadis sur terre en pareilles circonstances et je lui avais répondu :

— C'est fort simple : la grève.

— La grève ? Que veux-tu dire ?

— C'est une méthode fort efficace découverte par les habitants de la terre pour obtenir une réponse favorable à leurs demandes. Ils cessent le travail. Les dirigeants sont pris au dépourvu et ne tardent pas à leur donner, en un court laps de temps, ce qu'ils leur avaient refusé des années durant. C'est une méthode magique.

— Mais qui alors prendra soin de l'entretien du feu et de l'incinération des humains. Si jamais nous faisons cela, l'enfer cessera de fonctionner.

— Qu'il cesse de fonctionner. Un jour de plus, un jour de moins, quelle différence cela peut-il faire ? Votre grève ne saurait causer un bien grand dommage. Votre cas peut-il être plus grave que celui des infirmiers et des cuisiniers de la terre. Ils ont fait la grève et ont

laissé les malades sans soins et sans nourriture à la merci de la mort. Et l'on pourrait citer bien d'autres exemples.

L'idée avait vite fait tache d'huile parmi les démons. Nous avons commencé à dessiner les grandes lignes du mouvement et avons décidé d'un mot de passe qui devait marquer le début de la grève.

C'est ainsi qu'avait commencé la grève des démons de l'enfer. Ils avaient jeté leur pelle et cessé d'alimenter les fours en combustible. Des groupes se formaient ça et là. Et c'est sur ces entrefaites qu'on avait pu sentir une brise fraîche et humide traverser ces lieux infernaux : un savant parmi les clients de l'enfer venait d'installer le conditionnement d'air. L'atmosphère était devenue vivifiante. Les démons étaient en pleine grève, les humains, par petits groupes, jouaient aux dames et au tric-trac avec des cailloux, à même le sol.

Mais tout à coup voilà que Lucifer fait son apparition dans un tonnerre de cris. Il avait donné ordre que les humains soient évacués vers la terre sans tarder. Mesure sage et combien juste ; nécessaire surtout à cause de la grève, elle devait être appliquée jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli aux enfers et que les démons reprennent le travail.

A ce moment, un fait étrange s'est passé : véhémence protestation des humains qui ne voulaient plus retourner sur terre. Ici, prétendaient-ils, ils étaient beaucoup mieux.

On pouvait voir et entendre un homme suppliant Lucifer. Il lui disait :

— Pitié pour moi. Ne me renvoie pas sur terre. Ton enfer vaut cent fois mieux. Je re-

viens d'Hirochima où ils ont jeté leur bombe atomique. Les stupides terriens sont sur le point de se lancer dans une nouvelle guerre. La terre entière deviendra bientôt un grand Hirochima. Votre enfer, comparé au leur, est un paradis. La méchanceté de la terre dépasse toute l'ardeur de vos flammes.

Mais il n'y avait rien à faire; il fallait s'exécuter, et c'est ainsi que nous sommes de nouveau parmi vous pour vous raconter tout cela. C'est ainsi également, qu'en connaissance de cause, je puis dire aux humains :

— Pitié pour votre propre race. Cette terre est devenue le plus affreux des enfers.

Youssef El Sebai

traduction française
de La Revue du Caire



LA FONTAINE DES AMOUREUX

C'est dans sa douzième lettre, écrite au Caire le 7 mars 1616, que Pietro della Valle décrit à son ami Schipano quelques curiosités qui l'ont frappé en Egypte. Il s'étend longuement sur les pigeons voyageurs et les fours à poulets, mais il n'en réserve pas moins un paragraphe important à une fontaine près de laquelle ses hôtes le conduisirent pendant son second séjour au Caire, entre son excursion au Sinaï et son départ pour Jérusalem.

« Je vous dirai seulement, pour ne rien vous
« cacher de ce que j'ai vu, que l'on me mena l'autre
« jour à la Fontaine d'Amour, que j'ai ainsi nom-
« mée, ou plutôt pour mieux dire, la Fontaine de
« haine et d'aversion. C'est un pilier en forme de
« colonne de pierre noire d'Egypte très dure, sur
« lequel on a gravé diverses figures hiéroglyphi-
« ques, et des caractères très anciens et inconnus.
« J'y remarquai *Anubis*, parce qu'entre autres
« choses, il y avait la figure d'un homme qui por-
« tait la tête d'un chien, qui ne représentait sans
« doute qu'*Anubis*. Je vis aussi une autre Idole qui
« y était, et qui est semblable à celle que je con-
« serve gravée sur un cachet dans ma cassette, et
« que je trouvai dans Alexandrie ; mais je ne me
« souviens point maintenant ce que c'est. Ce pilier
« paraît dans une niche de marbre, dans une gran-

« de rue, où il sert de Fontaine par le moyen d'une
 « eau artificielle, parce qu'en effet, il n'y a en cet
 « endroit ni source ni rivière ; tant les Turcs que
 « les Arabes du pays croient qu'elle est enchantée
 « et qu'elle fut abandonnée par les Sages de l'anti-
 « quité, desquels il leur est resté quelque peu de
 « lumière ; et tiennent pour certain que l'eau de
 « cette Fontaine a la vertu d'éteindre en ceux qui
 « en boivent, le feu que l'amour a allumé dans leurs
 « âmes. Ils sont tellement persuadés de cette vérité
 « que souvent il s'y fait un concours de personnes
 « pour cet effet, et [ils] la montrent encore aux
 « étrangers comme une chose merveilleuse et ex-
 « traordinaire. Ils appuient, je crois, leur opinion
 « des Hiéroglyphiques (*sic*) et des caractères qui
 « sont gravés sur ce pilier, et qu'ils n'entendent pas :
 « et... ils les admirent et en font de grands mystè-
 « res. Je la vis avec beaucoup de satisfaction, mais
 « je n'en voulus pas boire ; tant à cause que l'eau
 « était trouble, que parce que quelquefois les bêtes
 « y vont boire, selon le besoin qu'elles en ont ; et
 « que de plus je n'en suis pas encore altéré, et que
 « je ne prétends pas me rendre insensible aux at-
 « teintes de l'amour ; de sorte que je ne puis savoir,
 « par ma propre expérience, si la vertu de cette
 « eau est telle qu'ils veulent faire croire.

« Au même endroit où ce pilier est élevé, on
 « voit les ruines d'un grand Palais... » (1)



Le témoignage de Pietro della Valle est doublement sujet à caution. Il est en effet difficile de

(1) *Les fameux voyages de Pietro della Valle...*, tome I, Paris, 1670, p. 249.

se représenter une fontaine qui est aussi un abreuvoir sous l'aspect d'un « pilier en forme de colonne ». D'autre part, les vertus d'une eau sont identiques pour les hommes et les animaux : on comprend mal, dans ces conditions, que la Fontaine d'Amour ait eu la propriété d'éteindre tout élan passionnel. Le contraire paraît plutôt probable ; et lorsqu'on connaît les croyances des âmes simples qui viennent chercher près des objets antiques, donc sacrés, la magique assurance de pouvoir procréer ou de donner naissance à un enfant mâle⁽²⁾, on imagine aisément que les visiteurs de la Fontaine ménagée dans un monument pharaonique, aient cru fermement à son efficacité positive.

Quelles que soient ses erreurs, Pietro della Valle est le premier voyageur à signaler, au Caire, la présence d'une Fontaine d'Amour. Après lui, les informations techniques sont plus sûres et l'histoire moderne de la Fontaine peut être à peu près rétablie.

Benoît de Maillet fut consul au Caire de 1692 à 1715. Ses mémoires, arrangés et publiés par l'abbé Le Mascrier, permettent de se faire une idée de la topographie générale du Caire au début du XVIII^e siècle. Cent ans après Pietro della Valle, il fait une description plus scientifique d'un monument qui avait conservé sa célébrité.

« Au pied de ce vieux Château est une fontaine
« publique, où, comme en beaucoup d'autres en-
« droits, on donne de l'eau gratuitement. La pierre
« dans laquelle elle tombe, était autrefois un cer-
« cueil, ou tombeau, semblable à quelques autres

(2) Cf. notamment W.S. Blackman, *Les fellahs de la Haute-Egypte*, traduction française, Paris, 1948, p. 87 et 93.

« qu'on trouve encore en divers quartiers de
 « l'Égypte. Cette pierre, qui est d'un noir parfait
 « et d'une extrême dureté, est chargée de tous
 « côtés de Hiéroglyphes très bien travaillés et en-
 « core fort entiers. Sa longueur est au moins de
 « huit pieds, et sa forme est celle d'une caisse de
 « Momie ; c'est-à-dire qu'elle a plus de largeur à
 « un bout qu'à l'autre, suivant la proportion qui se
 « trouve entre les pieds et les épaules. On ne sau-
 « rait douter qu'elle n'ait servi à renfermer une de
 « ces caisses ; et il y a beaucoup d'apparence
 « qu'elle a été trouvée dans quelque Pyramide, d'où
 « on l'a transporté ensuite dans le lieu où on la
 « voit aujourd'hui. Ses bords ont plus d'un pied
 « d'épaisseur, et c'est sur leur largeur, comme sur
 « tout le tour de la pierre, que sont gravés les
 « Hiéroglyphes dont j'ai parlé. C'est certainement
 « un fort beau morceau d'antiquité. On appelle cet
 « endroit, la Fontaine des Amoureux ; et le peuple
 « débite à ce sujet divers contes ridicules, qui n'ont
 « pas même l'ombre du vraisemblable. » (3)



Environ un quart de siècle plus tard, Richard Pococke visite à son tour la Fontaine des Amoureux et ses remarques complètent celles des voyageurs précédents.

« ...Dans ce mur est un fortin de tourelle carré
 « qu'on appelle le siège de Pharaon ; près de lui,
 « sous une arche, est un ancien sarcophage de mar-
 « bre noir, qui reçoit l'eau d'un conduit ; il est

(3) Abbé Le Mascrier, *Description de l'Égypte...*, composée sur les Mémoires de Monsieur de Maillet, tome I, Paris, 1746, p. 245.

« appelé la fontaine du trésor et par quelques écri-
 « vains la fontaine des amants, au sujet de laquelle
 « le peuple raconte quelques histoires. Il est riche-
 « ment orné à l'intérieur et à l'extérieur de hiéro-
 « glyphes, de la forme du dessin que j'en ai donné
 « dans la 11e planche. Un homme semble avoir la
 « tête d'un crocodile et sur une sorte d'autel repré-
 « senté en carrés, on a paru avoir coupé deux têtes
 « de cheval ; pour le reste, il ne m'a pas été permis
 « de faire quelques nouvelles observations, ou de
 « prendre exactement les hiéroglyphes qui sont
 « taillés dans ces colonnes. A chaque bout est un
 « homme et six colonnes de hiéroglyphes sur cha-
 que côté. » (4).

La face visible de la fontaine-sarcophage, dessinée par Pococke, est en tous points conforme à la description qu'il en a faite. Mais, sur sa planche, le voyageur anglais a joint à ce dessin un plan (ou coupe horizontale) du sarcophage qui permet d'imaginer sa position sous l'arche qui l'abritait : il était disposé en longueur, les pieds à droite, la tête à gauche (5). Ces premiers documents figurés résolvent un problème que nous nous étions posés : le couvercle du sarcophage n'était pas avec la cuve. Fut-il laissé dans le tombeau, brisé en plusieurs morceaux ou transporté ailleurs au moment même où fut installée la fontaine ? Jusqu'à présent il nous a été impossible de trouver un seul indice pour tenter de retracer l'histoire antique du sarcophage.



(4) Richard Pococke, *A Description of the East*, tome I, Londres, 1743, p. 32.

(5) Pococke, *op. cit.*, pl. XI.

Claude-Louis Fourmont, interprète du Roi pour les Langues orientales, passa plusieurs années au Caire auprès de son ami, M. de Lironcourt, consul général. Comme Jean-Marie Carré fait remarquer que dans l'ouvrage qu'il publia, Fourmont « consigna les appréciables résultats de ses recherches », consacrant « des développements intéressants à la ville du Caire, à sa population, à ses mosquées, en particulier à El-Azhar, à sa bibliothèque, au Mouristan ou hôpital des fous, aux okels ou hostelleries diverses, aux bains public » (6), nous espérons compléter nos informations. Hélas ! Jean-Marie Carré est un guide dont il faut souvent se défier : Claude-Louis Fourmont, pour les trois-quarts de son livre (7), n'a fait que copier, mot à mot, le texte de Benoît de Maillet (8).



Carsten Niebuhr visita plus consciencieusement le Caire que Frédéric Norden. Au cours de son séjour en Egypte, en 1761-1762, il s'arrêta longuement devant la Fontaine aux Amoureux.

(6) Jean-Marie Carré, *Voyageurs et Ecrivains français en Egypte*, tome I, Le Caire, 1956, p. 64.

(7) *Description historique et géographique des plaines d'Héliopolis et de Memphis*, Paris, 1755 [J.-M. Carré donne par erreur (*op. cit.*, p. 64 et 77) : 1754].

(8) Voici à titre d'exemple la description de la Fontaines des Amoureux par Fourmont (p. 177-178) : « Au pied de ce vieux Château est une Fontaine publique qu'on appelle la Fontaine des Amoureux, et le peuple débite à ce sujet plusieurs contes ridicules : on y donne, comme dans beaucoup d'autres endroits, de l'eau gratuitement. La pierre, dans laquelle elle tombe était autrefois un cercueil chargé d'hiéroglyphes très bien travaillés et qui sont encore fort entiers ; sa longueur est au moins de huit pieds, et sa forme est celle d'une Caisse de Momie ; c'est un beau morceau d'antiquité. »

« La plus grande inscription, que j'aie vue en
 « Egypte, était celle d'un grand coffre de granit
 « noir, près de la Mosquée d'Ibn Touloun, pas loin
 « de Kalâat el-Kabch. Voyez la XXXe Planche. Po-
 « cocke a représenté la figure de ce coffre, qu'il
 « appelle *the fountain of treasure*, sur la 11e Plan-
 « che de la *Description of the East*; et Perry a re-
 « présenté la figure d'un pareil coffre et les hiéro-
 « glyphes dont il est chargé sur la 33e Planche de
 « son *View of Levant*. Le coffre en question est
 « environ de la longueur de 7 pieds, et plus large
 « par le haut que par le bas. D'où il est naturel de
 « conclure qu'il a servi de cercueil à quelque Egyp-
 « tien, homme de condition. Il est dans une niche;
 « ce qui est cause que l'on ne peut voir que les
 « inscriptions du côté antérieur; car il est vrai-
 « semblable qu'il s'en trouve aussi aux autres
 « côtés. Il y en avait même dans l'intérieur de ce
 « coffre; mais elles sont couvertes de chaux, le
 « coffre servant aujourd'hui d'abreuvoir. Maillet
 « présume (Tome I, p. 245) que ce coffre, qu'il
 « nomme la *fontaine des amoureux*, a été tiré d'une
 « pyramide et transporté de là à Kahira. Mais le
 « coffre que l'on voit dans la grande pyramide,
 « n'est pas rond par le haut, ni chargé d'aucun
 « hiéroglyphe. Je croirais donc plutôt que les gens
 « de condition en Egypte qui ne pouvaient faire les
 « dépenses qu'exigeaient des pyramides, ou bien la
 « mode d'en bâtir étant passée, se sont fait ense-
 « velir dans ces coffres somptueux. » (9)

Ainsi la description de la Fontaine aux Amou-
 reux se précise petit à petit. Niebuhr mentionne

(9) Carsten Niebuhr, *Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins*, traduction française, tome I, Amsterdam-Utrecht, 1776, p. 163 - 164.

pour la première fois la décoration intérieure du sarcophage. Son dessin, d'autre part, fait disparaître les deux têtes de chevaux affrontées, esquissées par Pacocke ; elles sont remplacées par un décor encore inexact que rectifieront les savants de l'expédition de Bonaparte. (10)



Jomard dans sa *Description des antiquités de la ville et de la province du Kaire* consacre un paragraphe entier (III) au Sarcophage de Qalaât el-Kabch.

« Les Français ont trouvé dans la grande rue
« de la mosquée de Touloun, montant à la citadelle,
« un sarcophage en granit noir, qui avait été obser-
« vé en ce même endroit par Maillet, Pococke,
« Niebuhr et d'autres voyageurs. Le premier pré-
« tend qu'on l'appelait la *Fontaine des Amants* ;
« on ignore la source de cette dénomination. Les
« deux autres ont donné le dessin de la seule partie
« qui fût visible pour eux, ce monument étant alors
« placé dans un enfoncement, à peu près de même
« grandeur que lui. Le lieu s'appelle Qalaât
« ei-Kabch, le Fort du Mouton, et dépend de la
« hauteur, jadis fortifiée, sur laquelle fut élevée la
« mosquée de Touloun. Tout auprès est une tou-
« reille ou plutôt un massif de forme circulaire que
« le peuple appelle Moustabet Faraâoun, le Siège
« de Pharaon, soit à cause du voisinage de l'anti-
« que monument égyptien, soit pour toute autre
« raison qui nous est inconnue. Ce sarcophage fut
« transporté au palais de l'Institut et ensuite à

(10) Niebuhr, *op. cit.*, pl. XXX.

« Alexandrie ; mais à l'époque du départ de l'armée
 « française, il tomba aux mains des Anglais avec
 « les autres fragments précieux de l'antiquité égyptienne,
 « recueillis par la Commission des sciences
 « et arts. Il est aujourd'hui déposé au Musée Bri-
 « tannique.

« On ignore à quelle époque, à quelle occasion
 « ce sarcophage a été apporté au Kaire, de quel lieu
 « on l'a tiré, s'il vient d'Héliopolis ou de Memphis,
 « des Pyramides ou des hypogées de Babylone et
 « de Troja ; mais on sait mieux quel usage en ont
 « fait les modernes Egyptiens. Ils ont trouvé qu'il
 « formait une excellente auge ou abreuvoir, et ils
 « ont pratiqué à l'un des bouts une ouverture pour
 « vider l'eau, comme au grand sarcophage en brèche
 « égyptienne d'Alexandrie ; ainsi l'eau a sé-
 « journé longtemps dans l'intérieur ; aidée du temps
 « et du frottement, elle a usé une partie de la
 « sculpture, et il en est résulté que le dedans est
 « beaucoup moins conservé que le dehors. Ce sar-
 « cophage est en granit noir ; sa longueur est de
 « 2 m, 748 ; sa largeur postérieure de 1 m, 38 ; sa
 « largeur antérieure de 1 m, 178 ; sa hauteur de
 « 1 m, 192. On trouvera toutes les autres mesures
 « soigneusement gravées dans les planches (pl. 24
 « et 25, A., vol. V). » (11)

Ce sont ces planches qui permettent de contrôler les renseignements fournis par les voyageurs et d'imaginer la beauté réelle du sarcophage. Sur la face extérieure A, la seule visible de la Fontaine, *Anubis*, à tête de chacal, suivi de *Qebhsennouef*, se dirige vers la représentation d'une façade de

(11) *Description de l'Egypte*, 2e édition Panscoucke, tome IX, Paris, 1829, p. 302 - 303.

palais surmontée de deux yeux d'Horus (les têtes de chevaux de Pococke) ; à l'extrême droite, tourné vers la façade de palais, Hâpi. Sur la face C, opposée à A, Anubis, à tête humaine (Imy-Out), accompagné de Douamoutef, marche vers un grand texte hiéroglyphique ; de l'autre côté du texte, Amesti. Sur la face B, vers les pieds, la déesse Isis agenouillée ; à la tête, face D, Nephthys dans la même position qu'Isis.

A l'intérieur, sur les faces de la cuve, procession de divinités protégeant dix-neuf parties du corps du défunt (chapitre XLII du *Livre des Morts*). Le fond est décoré d'une magnifique représentation de la déesse Nout, bras largement ouverts, mais dont les poignets et les mains sont dissimulés par le bas de la frise des divinités protectrices (12).

Le trou d'écoulement de la fontaine-abreuvoir se trouve à gauche, à la tête du sarcophage, du côté de Nephthys.

Le style des représentations et des hiéroglyphes est bon. Comme, d'autre part, le propriétaire du sarcophage était un prêtre, Hep-men, surnommé Khonsou-tef-nakht, les égyptologues n'ont pas hésité à le dater de la XXVI^e dynastie saïte.



Ainsi la Fontaine des Amoureux est actuellement exposée au British Museum sous le n° 23 ou

(12) *Description de l'Égypte*, Antiquités, tome V, pl. 24 (2-10, Plans, coupe, élévations et sculptures extérieures d'un sarcophage en granit trouvé à Qalaât el-Kabch, sous la mosquée de Touloun. — Sur cette planche est représentée aussi la déesse Nout qui se trouve à l'intérieur, au fond de la cuve) ; pl. 25 (Les faces intérieures de la cuve).

826 ⁽¹³⁾. Le sarcophage saïte a complètement perdu sa célébrité légendaire ; il n'a même pas tenté un égyptologue : depuis la découverte de la lecture des hiéroglyphes, aucune étude ne lui a été consacrée ⁽¹⁴⁾.

Les récits des voyageurs avaient laissé quelques points à élucider ; c'est à Georges Salmon ⁽¹⁵⁾ que l'on doit les précisions suivantes.

Salmon a pu déterminer l'endroit précis où s'élevait la Fontaine des Amoureux : dans un tronçon de la grande artère méridionale, qui porta notamment le nom de Chariah al-Haud al-Marsoud (rue du Puits enchanté), « sous une arche attenante à la Mosquée de Sandjar al-Djâoùly » ⁽¹⁶⁾,

(13) Pour une bibliographie complémentaire, qui n'intéresse pas notre sujet, cf. Porter and Moss, *Topographical Bibliography of Ancient Egyptian Hieroglyphic Texts, Reliefs, and Paintings*. — IV. *Lower and Middle Egypt*. p. 72. Notre sarcophage y est ainsi signalé : « Grey granite sarcophagus of Hepmen, good name Khenstefnakht, Dyn. XXVI, (known as The Lover's Fountain), in Mosque of Ibn Tulûn. » Cf. encore la description du sarcophage dans *A handbook to the Egyptian Mummies and Coffins exhibited in the British Museum*, London, 1938, p. 65 - 66. Il y a là quelques remarques intéressantes, mais une légère erreur : sur les faces intérieures de la cuve, la planche de la *Description de l'Égypte* ne reproduit que 19 divinités ; c'est dans le Chapitre XLII du *Livre des Morts* que les vignettes en figurent 21.

(14) La publication de Sharpe, *Egyptian Inscriptions...*, Londres, 1837 - 1841, 1ère série, pl. 44 - 45, est incomplète et insuffisante.

(15) *Études sur la topographie du Caire. La Kalâât al-Kabch et la Birkat al-Fil*, Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'Archéologie orientale, tome VIII, premier fascicule, Le Caire, 1902. — Les textes de Benoît de Malliet et Pococke sont reproduits p. 89 - 90.

(16) Salmon, *op. cit.*, p. 107 - 108.

à quelque distance, à l'ouest, de la Mosquée Barguitmich qui se trouvait elle-même au nord de la Mosquée d'Ibn Touloun (17).

Il a, d'autre part, découvert dans l'ouvrage de Edouard William Lane, l'une des deux légendes qui s'attachaient au sarcophage de granit noir et transformait parfois la Fontaine des Amoureux en Fontaine du Trésor : « Quelques-uns des habitants du « Caire disent qu'une troupe de génies, sous les « formes et l'extérieur d'êtres humains, avaient « l'habitude de tenir un *soûk* ou marché de minuit, « pendant les dix premiers jours de Moharram, « dans une rue appelée Es-Salibeh, dans la partie « sud de la métropole, devant un ancien sarcophage « qui était appelé *el-Hod el-Marsoud* ou « le puits « enchanté ». Ce sarcophage était dans un renfon- « cement, sous une colline de décombres, contre la « porte d'une mosquée adjacente au vieux palais « appelé Kalâat el-Kebsh ; il fut enlevé par les « Français pendant l'occupation de l'Égypte et se « trouve maintenant au British Museum. Depuis « son enlèvement le *soûk* des génies, dit-on, a été « interrompu. Très peu de personnes, m'a-t-on dit, « étaient au courant de cette coutume des génies. « Quiconque arrivait à passer par la rue où ils « étaient rassemblés et leur achetait quelque chose, « soit des dattes, soit d'autres fruits, gâteaux, pains,

(17) Salmon, *op. cit.*, pl. 11. — Salmon donne par ailleurs (p. 108) ces renseignements qui ne sont pas toujours en accord avec les textes que nous avons réunis : « Ce monument, apporté là, dit-on, par Ibrahim-Bey, vers la fin de la domination turque, fut enlevé par les Français lors de l'Expédition d'Égypte et envoyé en France. Mais le vaisseau ayant été capturé par les Anglais, le sarcophage se trouva transporté à Londres... »

« etc. trouvait, immédiatement après, son achat
« converti en or. » (16)

APPENDICE

UNE FONTAINE DES AMOUREUX EN HAUTE-EGYPTE

Le système hydrographique de l'Égypte est si simple que les sources y sont excessivement rares. Aussi n'est-il pas étonnant qu'au-delà d'Akhmim, dans un ouadi qui s'enfonce par un défilé dans la chaîne arabe, le Bir el-Aïn, — le Puits de la Source —, près du couvent où vécut le célèbre Nestorius, ait donné naissance à la plus touchante des coutumes. Mais laissons à Albert Gayet le soin de nous renseigner sur cet oracle populaire.

« Cette source, c'est goutte à goutte qu'elle
« s'échappe du flanc de la montagne, et vient sour-
« dre au milieu des mousses, dans une sorte de
« petit bassin, qu'elle a creusé. Toute une légende
« se rattache à elle. J'en ai entendu parler déjà, et
« ce que j'en ai appris m'intrigue assez, pour que
« je me la fasse conter par mon guide, qui m'accom-
« pagne depuis Akhmim...

« Dans un langage coloré, il m'explique que, de
« temps immémorial, cette fontaine a été l'oracle
« de la région ; que tout jeune homme vient l'inter-
« roger, qu'il soit musulman ou chrétien, avant de
« contracter mariage ; et que jamais la prophétie
« rendue n'a été démentie par les événements. Com-
« me je lui demande de quelle façon se manifeste

(18) E.W. Lane, *Manners and Customs of the Modern Egyptians*, édit. 1895, p. 474 ; édit. 1944, p. 433 ; tradition dans Saimon, *op. cit.*, p. 108 - 109.

« la sybille, il se tait ; mais l'histoire a été ébruitée
« par des initiés moins discrets ; et les témoins
« muets de ces pèlerinages, le palmier qui ombrage
« la source et le pied d'ellébore qui croît auprès du
« bassin, me confirment ce qu'ils m'ont dit.

« Avant de se fiancer, le futur époux vient de-
« mander à la fontaine ce que l'avenir sera pour
« lui ; et la manière de poser la question est aussi
« simple que naïve. Une palme arrachée au dattier
« est placée dans les stalactites du rocher. Que la
« goutte d'eau s'engage sur elle, comme sur un
« chenal, et ce sera le présage d'une vie douce, heu-
« reuse et bénie. Qu'elle échappe et se perde dans
« les mousses, que la feuille plie, en un mot qu'un
« trouble quelconque se manifeste, et l'union projetée
« sera un enfer. Dans le premier cas, le pèlerin
« prend deux tiges de l'ellébore et les lie religieu-
« sement ensemble. Dans le second, il s'éloigne
« sans regrets, et attend une autre fiancée ; *Allah*
« *Karim*. Dieu est grand ! Il en rencontrera bien
« une enfin, avec qui l'existence sera tissée de
« jours heureux.

« Tout cela, je l'ai entendu répéter ; le petit
« palmier aux branches demi-veuves me le confir-
« me, et de nombreuses tiges nouées de l'ellébore
« sont là, pour me prouver que l'oracle, jaloux de
« son ombrage, s'épargne, autant que possible,
« d'être consulté à deux fois.

« Il en est pourtant ainsi, et je vais être, à
« l'instant, amené à constater que le pauvre est, à
« deux reprises, dépouillé par ses fidèles. Que le
« mari ait un doute sur la fidélité de l'épouse, mal-
« gré la promesse de bonheur qui lui a été faite ;
« et, de nouveau, il viendra demander à la source
« de l'éclairer sur son sort. La question est posée
« de la même façon ; la réponse se manifeste d'une

« manière identique. Que les soupçons du jaloux
« soient chimériques, et l'eau continuera à couler,
« tranquille, sur la feuille ; qu'au contraire, le trou-
« ble se produise, et le malheureux sera certain que
« le sort de Sganarelle est sur lui. » (19)

Louis-A. Christophe

(19) Albert Gayet, *Coinis d'Égypte ignorés*, Paris, 1905,
p. 34 - 36.

Un dîner de famille

Jadis, j'étais libraire ; puis une longue maladie m'a tenu éloigné de toute activité. Aujourd'hui, j'ai une place de représentant en produits pharmaceutiques ; j'y gagne tout juste mon existence. Je vais, je viens, une valise pleine d'échantillons à la main. Les soucis ne m'abattent jamais complètement ; j'ai une nacelle accrochée au cœur qui fait que, soudain, je m'évade de tout et me sens libre à nouveau.

Nous habitons, mon fils et moi, une ville en bordure de la Méditerranée ; tapageuse, grouillante, nacrée sous le soleil après de rares mais fortes pluies. Les sons, les couleurs les opinions s'entrechoquent ; cette sarabande me plaît.

L'autre matin, comme je déambulais avec ma valise, la vitrine du marchand de primeurs me renvoya mon image. Antoine n'avait pas tort, mes cheveux étaient trop longs. « Tu as l'air d'un artiste ! », m'a-t-il dit d'un ton un peu méprisant.

Antoine, mon fils, est un garçon sérieux. Son avenir ressemble à un itinéraire ; ses capacités sont si remarquables qu'après l'avoir nommé sous-directeur, le banquier va lui donner sa fille. Comment ai-je fait pour réussir un tel enfant ? Tandis que je traverse les jours un

pied sur terre, l'esprit ailleurs : Antoine avance, invulnérable, à pas comptés.

Quand il était gamin, j'étais quelqu'un pour Antoine. Ma stature, sans doute, lui en imposait. Il copiait mes gestes. Il grimpait jusqu'à mon cou et m'appelait « sa montagne ». Bien qu'il n'ait jamais atteint ma taille, à présent je dois plutôt évoquer pour lui l'image grêle d'un échassier. Lorsque je parle, il ne m'écoute plus ; quand il parle, j'écoute. Pour lui, l'horizon se palpe, les sentiments se mesurent, la vie est un jeu dont les combinaisons sont invariables. Pour moi, plus j'apprends plus l'ignorance m'accable, plus je regarde la vie moins je la vois. Son assurance anéantirait la mienne, si j'en avais.

Antoine a raison, les cheveux sur la nuque donnent un air étrange ; je décidais, sur le champ, de me les faire tailler. Mon fils devait me présenter, le lendemain, à sa future belle-famille et je ne voulais l'embarrasser d'aucune manière. Je pénétrai donc dans le premier salon qui se présenta.

.....

A l'intérieur se trouvaient quatre barbiers, mais pas un seul client. Le patron me souhaita la bienvenue d'une voix claironnante dans le but de tirer les trois autres de leur torpeur. En un instant, je me sentis presque porté sur le siège à pivot, les épaules recouvertes d'un linge blanc, un second en bavette autour du cou ; et tout de suite les ciseaux se mirent à cliqueter.

— Tu désires certainement une bonne coupe, fit le patron, un homme gros et prévenant dont la moustache avait l'air cirée.

Il me complimenta aussitôt sur la qualité de mes cheveux :

— Bien des jeunes t'envieraient, ajouta-t-il. Et je pensais alors, avec regret, à la calvitie précoce d'Antoine.

— Tu prendras bien un café, proposa-t-il plus tard au moment où l'un de ses aides venait d'entrer, portant deux tasses fumantes sur un plateau d'étain.

Nous sirotâmes le café en causant. Il avait, semblait-il, beaucoup voyagé et cela m'intéressait vivement. Je me mis à lui poser des tas de questions auxquelles il répondait avec un évident plaisir. Mais dès qu'il reprit ses ciseaux, je compris qu'il avait besoin de silence. Oubliant alors ma tête aux mains de cet homme affable, je plongeais dans la pile de journaux que l'on avait discrètement posée sur mes genoux.

La séance terminée et encore tout ému par le fait-divers que je venais de lire — un enfant brutalisé par une marâtre, puis enfermé une semaine dans un réduit — j'oubliais le coup d'œil au miroir.

— Combien te dois-je ? demandais-je au coiffeur.

— Ce que tu voudras.

Les prix dans nos pays fluctuent suivant la sympathie, l'occasion et l'heure ; étant d'un naturel timide, je me tirais très mal de cette apparente liberté.

— Mais encore...

— Que cela ne vienne pas entre nous, répliqua l'homme doublant mon embarras.

Mon désarroi devait être visible car, me prenant en pitié, mon interlocuteur avança un chiffre qui me parut d'une modicité extrême ;

je n'osais cependant pas insister. J'étais d'autant plus touché que je paraissais avoir été le seul client de la matinée. Je le priais alors d'ajouter le prix des cafés à la somme; mais cette fois il s'indigna :

— Tu m'offenses... Tu entres chez moi pour la première fois, nous parlons comme des amis de toujours et voilà que tu me demandes le prix de mon café.

Confus, je le remerciai et lui serrant la main lui promis de revenir.

— Tu es ici chez toi, me dit-il en me raccompagnant jusqu'au seuil.

.....

La Banque où travaillait mon fils se trouvait à quelques portes du coiffeur, et ce fut un heureux hasard qui me permit, en sortant, de croiser Antoine. Mais dès que celui-ci m'aperçut, il poussa un cri :

Quelle tête on t'a fait ! Mon pauvre vieux, c'est horrible, tu as l'air d'un bagnard !

Je compris à sa mine qu'il n'était plus question pour moi de dîner de famille, et qu'Antoine s'inquiétait déjà de trouver une raison plausible à mon absence. Sur ce, il s'éloigna rapidement, se retournant une ou deux fois comme pour s'assurer que je ne le suivais pas.

J'avais les jambes lourdes. Envie de me laisser choir et d'attendre qu'un enfant mettant par miracle sa main dans la mienne, m'aide à me relever.

Quelqu'un m'appelait :

— Tiens, tu as oublié ceci.

C'était le coiffeur qui, tout content de m'avoir retrouvé, me tendait ma valise.

— Je suis seul lui dis-je, veux-tu que nous mangions ensemble ?

Je lui indiquai le café-restaurant en face dont les tables débordent sur le trottoir. Il accepta :

— Le temps de fermer le magasin et je reviens.

Je traversai la chaussée. J'avais chaud ; le soleil, planté au-dessus de la ville, épousait la forme de mon crâne que ne protégeait plus la masse des cheveux.

D'où j'étais assis, j'avais vue sur la Banque et aussi sur la boutique de mon nouvel ami... Je portais, en l'attendant, plusieurs fois mon regard de l'une à l'autre.

André Chédid

LA PYRAMIDE ENSEVELIE

La question à laquelle nous devons encore répondre est : comment les blocs de pierre étaient-ils effectivement mis en place pour former la pyramide ? La réponse est difficile, étant donné qu'il ne nous est parvenu aucun renseignement écrit ou figuratif à ce sujet depuis l'antiquité. Les explications ingénieuses ne manquent pas et certaines des théories avancées sont invraisemblables. Hérodote, « le Père de l'Histoire », qui visita l'Égypte au cinquième siècle av. J.C., nous donne une explication étonnante qui vaut la peine d'être citée. Dans le Livre II, Chapitre 125, l'historien grec déclare :

« Cette pyramide (la Grande) a été construite ainsi : en forme d'escalier... Quand ils l'eurent d'abord construite de cette manière, ils montèrent les pierres qui restaient au moyen de machines composées de courtes pièces de bois ; les ayant soulevées du sol jusqu'à la première rangée de marches, le bloc une fois arrivé là était placé sur une autre machine qui avait été préparée sur le premier

N.D.L.R. — Cf. les premières parties dans les numéros de septembre, octobre et novembre 1959. Zakarya Ghoneim, (1910-1959), a été un remarquable égyptologue à qui l'on doit la découverte, en 1951 - 54, de la Pyramide inachevée de Saqqarah. Nous sommes heureux de publier, en français, son livre sur sa découverte.

échelon et de là était hissé jusqu'à la seconde marche, et placé sur une nouvelle machine ; car il y avait autant de machines que d'échelons (ou bien ils déplaçaient une machine unique qui devait être transportable d'un échelon à l'autre, successivement, quand ils désiraient transporter le bloc de pierre plus haut, je rapporte les deux méthodes, comme elles sont racontées). La partie la plus haute de la pyramide, par conséquent, était terminée la première, et ils continuaient ainsi de suite graduellement ; mais la dernière partie à être terminée était celle qui touchait le sol, la plus basse. »

Hérodote parlait évidemment de la Grande Pyramide de Giza, dont les blocs pèsent plusieurs tonnes, au contraire de la Pyramide de Zoser et de la nouvelle pyramide, qui sont construites avec des blocs beaucoup plus petits qui ne nécessitaient aucune intervention mécanique pour être soulevés. De toute manière, il est fort peu probable que les « courtes pièces de bois » dont il parle aient été autre chose que des leviers. Certains savants ont attiré l'attention sur des modèles de « bascules » que l'on a trouvés dans des « dépôts de fondations » du Nouvel Empire. Ces bascules comprenaient deux pièces de bois incurvées à la base comme dans les chaises à bascules et réunies par des axes de bois ; l'idée serait que les blocs étaient basculés d'échelon en échelon le long de la pyramide et mis en place. Mais comme Clarke et Engelbach le font remarquer : ⁽¹⁾

« Supposons qu'il y ait eu des bascules, en nombre illimité, assez solides pour supporter des blocs allant jusqu'à dix tonnes, et que ces blocs aient

(1) S. Clarke et R. Engelbach, *Ancient Egyptian Masonry*, Oxford University Press, 1930, p. 121.

été basculés d'un degré à l'autre et mis en place. Le sommet une fois atteint, le monument aurait eu l'aspect que possèdent aujourd'hui les pyramides de Giza. Pour poser le revêtement, deux cas peuvent être envisagés : ou bien les blocs de revêtement du sommet étaient également basculés vers le haut et ceux des assises inférieures par quelque processus mystérieux se glissaient au-dessous des blocs supérieurs, ce qui est techniquement impossible, ou bien ces blocs, avant que leur face ne soit polie présentaient également l'aspect d'une série de gradins, on ne peut songer à aucun autre système permettant de basculer ces blocs vers le haut. Or ceci est en contradiction directe avec l'aspect du revêtement inachevé de la Troisième Pyramide, et également avec d'autres exemples connus de maçonnerie de revêtement inachevé. »

Une autre théorie soutient que les murs en contreforts — les couches indépendantes de maçonnerie appuyées contre un noyau central — jouaient un rôle essentiel dans la construction ; le noyau central aurait été construit en premier, puis le premier contrefort dans toute sa hauteur, après quoi les constructeurs recommençaient à la base et érigeaient le second contrefort, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'édifice soit complet.

La principale objection à cette théorie est que les Anciens Egyptiens ne possédaient pas d'engins permettant de hisser des poids, les blocs auraient donc dû être manœuvrés en *les poussant devant soi* ; la seule façon dont les énormes blocs utilisés dans les pyramides plus récentes ont pu être hissés jusqu'à leur emplacement est par la construction de rampes appuyées contre l'édifice. Nous savons que ce système a été utilisé plus tard, car une scène datant du Nouvel Empire nous montre un mur en

train d'être construit de cette façon ; nous pouvions également voir, récemment encore une rampe de ce genre construite contre un des pylones du Temple de Karnak (2). Il existe également des vestiges de telles rampes près de la Pyramide d'Amenemhat I à Lisht et près de la Pyramide de Meidûm.

Si nous adoptons l'idée que chacun des murs en contrefort était construit sur toute sa hauteur avant que la seconde couche ne soit commencée, cela voudrait dire qu'après avoir terminé chacun des murs, l'énorme rampe de briques crues devait être reculée pour faire place à la seconde couche de maçonnerie, ce qui impliquerait un immense gaspillage dans le travail ; et nous savons que les Egyptiens étaient d'excellents organisateurs de leur travail. L'on a plutôt tendance à considérer aujourd'hui ces murs en contreforts comme destinés simplement à *augmenter la solidité de la structure*, et que, en fait, ils étaient construits simultanément.

Les tenants de cette théorie pensent que la séquence de la construction était comme suit : la plateforme de base ayant été préparée, les bâtisseurs posaient les premières couches de maçonnerie. Ils construisaient alors, contre l'un des côtés de la pyramide une rampe spéciale par laquelle les pierres étaient hissées sur des sortes de traineaux.

« Au fur et à mesure que la pyramide montait, la rampe était agrandie, tant dans le sens de la hauteur que de la longueur ; en même temps, la plateforme supérieure diminuait progressivement de surface, coïncidant avec la largeur décroissante des faces de la pyramide. Si l'angle d'inclinaison de la pyramide était de 52 degrés, les deux faces laté-

(2) S. Clarke et R. Engelbach, *op. cit.* Fig. 87.

rales de la rampe s'évasaient également selon un angle de 52 degrés, ce qui éliminait tout risque de glissement de terrain. Les trois faces de la pyramide qui n'étaient pas recouvertes par la rampe d'alimentation auraient été munies de remblais d'une largeur suffisante vers le haut pour permettre le passage des hommes et des matériaux de construction, mais, du moment qu'ils n'étaient pas utilisés pour hisser des pierres du sol, leur pente sur la surface extérieure exposée pouvait être aussi grande que le permettait la question de solidité. Des poutres de bois, dont quelques unes ont été en fait retrouvées *in situ* par les archéologues américains à Lisht, reliaient la surface supérieure de la rampe d'alimentation et des remblais de passage pour constituer un chemin solide pour les traîneaux portant les blocs. »

Le passage ci-dessus tiré de l'excellent livre de Mr. I.E.S. Edward,, *The Pyramids of Egypt*, nous montre quelle est la tendance actuelle des théories sur la construction des pyramides. Bien qu'il écrive essentiellement au sujet des pyramides plus récentes construites en blocs mégalithiques, il n'y a aucune raison de penser que les mêmes méthodes n'ont pas été utilisées dans la construction de pyramides plus anciennes comme celle de Zoser et celle que j'ai découverte.

Pour en revenir à la nouvelle pyramide, au cours de mes fouilles de la saison 1953-54, j'ai trouvé des indices confirmant la théorie ci-dessus, mais je ne devais en avoir pleine confirmation qu'après examen ultérieur de la zone entourant la pyramide. Mais sur les quatre côtés de la construction j'ai trouvé des vestiges appartenant certainement à des remblais de construction, — les remblais de passage décrits plus haut, qui étaient destinés à permettre aux

ouvriers d'accéder aux parties supérieures du monument. Ils sont construits en argile ou *tafl* (éclats d'argile friable) des galeries souterraines. Un fait intéressant à relever est que ces remblais sont plus élevés que le niveau actuel de la pyramide, ce qui fait penser qu'elle avait été à l'origine construite jusqu'à un niveau supérieur à son niveau actuel, et que les couches supérieures ont été enlevées quand elle servit de carrière plus tard.

Sur le côté ouest de la construction, tout près de la zone utilisée comme carrière, nous avons également retrouvé une partie de la rampe de construction par laquelle les pierres étaient hissées. Si la pyramide avait été terminée, la rampe et les remblais auraient été progressivement enlevés avec la pose des pierres de revêtement, opération que je décrirai dans un chapitre ultérieur, qui résumera mes conclusions. Il est encore trop tôt pour prophétiser, mais un fait paraît certain : que nous avons là le premier exemple de pyramide en pleine construction, qui nous donnera peut-être la possibilité de résoudre certains problèmes qui ont embarrassé des générations d'archéologues.

CHAPITRE VII

A LA RECHERCHE DE LA GALERIE D'ACCES A LA PYRAMIDE

Les travaux que j'ai décrits nous occupèrent jusqu'à la première semaine de janvier 1954. Nous passâmes le reste du mois à essayer de localiser l'entrée secrète donnant accès à l'infrastructure de la pyramide. Comme je l'ai dit plus haut, les pyramides étaient orientées par rapport aux points cardinaux avec une grande exactitude et

dans celles des Troisième, Quatrième, Cinquième et Sixième Dynasties, l'entrée était toujours placée au nord, sur l'axe central de l'édifice.

On ne comprend pourquoi la chose était ainsi que si l'on sait quel était le destin du roi après sa mort.

On pensait que lorsque le roi mourait il s'identifiait à Osiris, le dieu des morts. La tombe enferme le corps du roi, mais les portes de la terre s'ouvrent lorsqu'Anubis, dieu de la nécropole, appelle le roi. Et son âme s'avance vers les cieux après avoir traversé la région sacrée d'Abydos (où ses ancêtres furent enterrés).

Au ciel, il est accueilli par les esprits de ses ancêtres qui font de lui un esprit bienheureux et supérieur. Il s'éveille ainsi à la vie éternelle. Puis il est introduit dans le monde de l'au-delà par le dieu-soleil Re, qui le couronne Roi des Morts. Il se déplace alors dans les cieux, accompagnant le soleil dans son circuit.

Tu descends avec lui (le roi-soleil)

.....
Tu t'élèves et ouvre la voie à travers les ossements
de Shu (le dieu de l'air).

.....
Tu montes et tu te couches; tu t'élèves avec Re...
Tu montes et tu te couches; t'enfonçant
dans le crépuscule avec la Barque du Soir du
Soleil (3).

Tu montes et tu te couches; tu montes avec Isis,
t'élevant avec la Barque du Matin du
Soleil (3).

(Tiré des textes de la Pyramide d'Unis.)

(3) Les deux barques dites Barques Solaires dans lesquelles le Soleil était supposé effectuer son voyage nocturne d'ouest en est et son voyage diurne d'est en ouest respectivement. La première était appelée la « Barque du Crépuscule » et la seconde, la « Barque de l'Aurore ».

Il se déplace également avec les étoiles sur « les belles routes du ciel ». Il s'identifie avec l'une des étoiles du nord et en tant que tel, il tourne autour du pôle, dans la partie nord du ciel. Pour lui permettre d'y accéder, il était essentiel que l'entrée de la pyramide soit du côté nord (4).

L'entrée originelle de la Pyramide de Zoser est également placée au nord, mais à quelque distance du monument lui-même.

Je devais commencer par déterminer s'il existait en général une entrée quelconque, bien que j'eusse peu de doutes à ce sujet, puisque j'étais sûr que l'on n'aurait guère commencé à construire la superstructure sans que l'infrastructure n'ait été achevée. Je savais que cette entrée devait se trouver au nord et sur l'axe central, mais en quel point ? Je commençai par faire déblayer la partie centrale du côté nord de la pyramide, puis je fouillai la partie se trouvant immédiatement au nord de celle-ci. Je découvris bientôt ce qui semblait être les vestiges d'un temple mortuaire. Je devrais mentionner ici que les pyramides égyptiennes possédaient en général deux temples, l'un placé à la limite du désert et des terres cultivées et l'autre près de la pyramide elle-même. Ces temples étaient reliés par la chaussée de pierre décrite plus haut qui était construite à l'origine pour faciliter le transport des blocs de pierres, mais apparemment utilisée plus tard à des fins religieuses.

Il ne subsiste que peu d'exemples du premier genre de temple, celui placé à la limite des cultures et leur destination est mal connue, mais il est possible qu'ils aient été utilisés pour les cérémonies

(4) Voir H. Frankfort, *Kingship and the Gods*, Chicago 1948, pp. 111 - 118.

rituelles où l'on lavait le corps du roi avant de l'embaumer, et peut-être, pour la cérémonie de l'embaumement même. Ces temples contenaient des magasins, des salles de culte, et parfois des bassins et des canaux qui étaient peut-être en rapport avec les rites funéraires. Le Temple de ce type le mieux préservé que l'on ait retrouvé est celui de Chephren à Giza. Il n'existe pas de trace d'un temple de ce genre dans le cas de Zoser.

Le Temple d'en haut, ou Temple Mortuaire, se trouvait près de la Pyramide elle-même ; celui de Zoser est sur le côté nord, mais à partir de l'époque de Snofru, ils étaient normalement situés sur le côté est. Là encore, on ne connaît pas exactement les attributions de ces temples, mais apparemment on les utilisait pour les offrandes, présentées sur un autel spécial. Sans doute aussi, les prêtres y accomplissaient la cérémonie dite de « l'ouverture de la bouche », par laquelle la momie et les statues du roi étaient rituellement animées.

Cette cérémonie était basée sur une série de rites compliqués qui étaient de caractère essentiellement magique. L'officiant, dans cette cérémonie, était le prêtre-*sem* qui représentait Horus, fils d'Osiris. Comme le roi défunt incarnait Osiris, ce prêtre était le fils du roi, ou, sinon son fils, en général son successeur, qu'il fût réellement son fils ou non. Vêtu d'une peau de panthère, l'officiant, dirigé par le prêtre lecteur, redonnait au roi mort l'usage de ses organes en touchant le visage de sa momie avec divers instruments magiques, principalement avec l'« herminette » (5) (ou la patte avant d'un

(5) L'« herminette » et la patte avant étaient des symboles terrestres d'un prototype céleste, notre Grande Ourse ou Chariot, la constellation boréale la plus évidente. Ce groupe d'étoiles est représenté sur les cartes du ciel de l'Ancienne Egypte

veau qui était égorgé à cette occasion) et le « ciseau ». La bouche et les yeux étaient ensuite oints avec divers huiles et onguents sacrés. Ainsi le monarque défunt pourrait prendre les nourritures et les boissons qui étaient considérées comme nécessaires à sa survie et jouir de l'usage de toutes ses fonctions vitales dans l'autre monde. La momie devait ensuite subir la « toilette » de cérémonie. Cette « toilette » était basée sur les lustrations journalières que Re, le Dieu-Soleil était supposé accomplir avant de commencer sa traversée du ciel.

Cette cérémonie complexe commençait par la purification de la momie avec de l'eau bénie, afin qu'elle devienne une demeure pure pour le *ka* (6), et l'on brûlait de l'encens ; elle se terminait par un repas sacré revivifiant, tant pour le roi que pour les pleureurs. Après le repas, des actes de deuils étaient exécutés, qui étaient en fait des cérémonies

comme une herminette de charpentier (semblable à celles qui étaient utilisées en Egypte) et plus tard comme la patte avant d'un bœuf. Dans les Textes des Pyramides, l'herminette est décrite comme un instrument en fer « qui ouvrait la bouche des dieux..... avec lequel il (Horus) ouvrait la bouche d'Osiris, avec le fer qui venait de la *Grande Ourse* ». Le « ciseau » devait revêtir un caractère similaire. Sur l'origine de cette idée et ses développements, voir le remarquable travail : *A Pair of Constellations*, publié par G.A. Wainwright dans *Studies presented to F. Ll. Griffith*, Société d'Exploration de l'Egypte, Londres, 1932, pp. 373 - 382.

(6) Etant donné que le mot *Ka* reviendra souvent dans ce récit, spécialement dans la dernière partie, il serait bon de donner ici un mot d'explication à son sujet. Seindorff donne comme équivalent anglais de ce terme « guardian spirit » (esprit gardien), Ermán l'appelle « force vitale » et Maspero le « double ». Le *ka* naissait en même temps que l'individu il était impérissable dans l'autre monde ; c'était un génie protecteur.

d'adieu. La momie était finalement placée à l'endroit qui lui était destiné dans la tombe.

A part les autels pour les offrandes, le Temple Mortuaire comprenait aussi des magasins, des antichambres et des groupes de statues. Quelques uns des plus beaux spécimens de la statuaire égyptienne ont été trouvés dans ces temples des Pyramides.

Le temple mortuaire de Zoser a été construit au-dessus de l'entrée de la pyramide, aussi, lorsque je mis au jour des constructions ressemblant à des vestiges de temple mortuaire sur le côté nord de l'ensemble nouvellement découvert, je cherchai naturellement l'entrée de ce côté-là ; mais en vain. Alors je déplaçai les travaux encore plus au nord, mais toujours sur l'axe central de la pyramide, en un point où j'avais remarqué une dépression dans le sable, d'aspect particulier. Elle avait la forme d'un croissant concave et donnait l'impression qu'il pouvait y avoir un vide au-dessous. Il y avait encore un autre indice significatif en cet endroit. Tout autour de la pyramide existait un remblai carré résultant de l'exploitation ultérieure de la pyramide comme carrière et au milieu de ce remblai, il y avait là une brèche. Cela me décida tout à fait à pratiquer des fouilles en cet endroit et, le 2 février 1954, à une distance d'environ 25 mètres de la face nord de la pyramide, mes hommes tombèrent sur l'extrémité des murs de l'accès extérieur à l'infrastructure de la pyramide. Cet accès se révéla être une longue tranchée ouverte, taillée dans le roc et délimitée dans sa partie supérieure par des murs de support massifs.

Nous étions, mes ouvriers et moi-même dans un état de surexcitation très grande pendant que nous creusions de plus en plus profond et que la tranchée se dégagait de plus en plus ; il était clair

que nous approchions de l'entrée menant à l'infrastructure de la pyramide. La question qui nous tourmentait était la suivante : « Trouverait-on l'entrée inviolée, ou bien, des voleurs de tombes l'avaient-ils découverte avant nous ? » C'est là un problème qui occupe l'esprit de tous les archéologues égyptiens. Les gens pour qui notre travail est totalement étranger considèrent parfois nos efforts comme une sorte de sacrilège. Hélas, la vérité est que les Anciens Egyptiens eux-mêmes étaient bien plus efficaces dans l'art de voler les tombes que l'archéologue moderne avec toute sa science, et ils étaient bien plus impitoyables que nous. Si vous lisez les annales des fouilles égyptiennes de tout le siècle dernier, cette phrase mélancolique revient sans cesse ; « mais l'on a trouvé que la tombe avait été pillée dans l'antiquité ».

De toutes les tombes des Pharaons de la Vallée des Rois, seule celle de Tutankhamon a été retrouvée presque intacte, et même celle-là avait été partiellement volée, bien que, fort heureusement, les pilleurs semblent avoir été interrompus avant d'avoir pu compléter leur besogne. Des pyramides, pas une seule qui n'ait été pillée depuis des milliers d'années. La raison en est simple. La coutume d'enterrer les rois dans des sarcophages en or avec des ornements d'or et entourés d'un mobilier funéraire de valeur, constituait une tentation trop forte pour les générations qui suivirent.

« Il a dû y avoir un temps (écrit Baikie) (1) où plus de richesse, tant en or brut qu'en œuvres d'art, fut amassée... qu'en n'importe quel autre endroit du monde ; mais il est fort peu probable que ce temps ait duré bien longtemps, ou même, en

(1) *Egyptian Antiquities of the Nile Valley*, p. 466.

réalité, que les trésors d'une seule Dynastie soient demeurés intacts jusqu'au bout du règne de cette Dynastie, ou tout au plus quelques années après elle... Tous les plans formés pour éviter cela échouaient l'un après l'autre ; les gigantesques Pyramides de l'Ancien Empire, les galeries secrètes fort compliquées des modestes pyramides du Moyen Empire, furent également impuissantes devant l'habileté héréditaire des voleurs de tombes égyptiens. »

Ces hommes étaient des désespérés prêts à tout. Léonard Cottrel, dans son *Lost Pharaohs* décrit d'une manière frappante les terreurs que devaient surmonter ceux qui avaient l'audace d'entrer dans les chambres funéraires des rois.

« Quiconque a visité les chambres sépulcrales des rois égyptiens se souviendra de la crainte dont est saisi même le moins sensible des voyageurs modernes. Imaginez alors, les sentiments d'Amenpfer et de ses sept compagnons⁽⁸⁾, craignant le terrible châtement qui les attendait s'ils étaient pris, mais craignant encore plus le courroux du roi dont ils violaient la tombe. Car pour eux, c'était un dieu. A la lumière vacillante de leurs torches ils devaient voir, sur les murs de la chambre mortuaire, les images gravées et peintes des habitants de l'autre monde et des dieux redoutés qui étaient maintenant les compagnons et les protecteurs du roi. Certains peut-être, hésitaient, pris de peur, jusqu'à ce que la cupidité et le désespoir les poussent, et les plus audacieux entraînaient les défaillants. Puis... les coups de marteaux résonnaient sur le cuivre, les sarcophages étaient ouverts, les cercueils triples

(8) Des voleurs de tombes thébains, dont les procès nous sont parvenus.

étaient brisés et les tissus funéraires arrachés. Finalement c'étaient les flammes et la fumée s'élevant des momies qui brûlaient, noircissant les inscriptions sacrées, pendant que les voleurs se frayaient un passage dans leur tunnel, serrant contre eux les ornements d'or et d'argent qui avaient décoré les dépouilles royales... » (9).

Notre pyramide avait-elle été témoin de scènes de ce genre ? Nous nous le demandions pendant que nous creusions pour arriver jusqu'au fond de la tranchée, impatients d'arriver à l'entrée. Nous trouvâmes sur notre chemin, à plusieurs reprises des blocages de maçonnerie épaisse, avec les intervalles comblés avec de la pierraille. Cette descente orientée à partir du nord menait à un renfoncement de 1,93 m. de large et 2,34 m. de haut, taillé dans la roche vive. A notre extrême soulagement, nous trouvâmes l'entrée intacte, elle était scellée par de la maçonnerie.

Le blocage de l'entrée comprenait deux parties distinctes qui bouchaient entièrement l'ouverture et, comme nous devions le découvrir plus tard, une partie considérable du corridor auquel cette entrée accédait. La partie gauche de ce blocage était composée de maçonnerie normale alors que la partie droite était faite très grossièrement. Le fait que le blocage de l'entrée ait été retrouvé absolument intact semblait indiquer que le propriétaire de la pyramide à degrés inachevée avait été enterré dans l'infrastructure. Je formai également une théorie, que je dus d'ailleurs modifier par la suite, pour expliquer le double blocage. « Nous pouvons induire », écrivais-je à l'époque », que la partie gauche

(9) Leonard Cottrell, *The Lost Pharaohs*, Londres, 1950.

de l'entrée et de la première partie du corridor intérieur, avait été bloquée avant que le propriétaire ne meurt, et la partie droite aurait été laissée libre pour servir de passage pour introduire la momie le jour de l'enterrement. Cette dernière partie aurait été bouchée à son tour après l'enterrement ».

Nous ouvrîmes la pyramide le 9 mars 1954 en présence du Dr. Abbas Ammar, Ministre de l'Éducation à ce moment, du Directeur Général du Département des Antiquités, le Dr. Mustapha Amer et d'autres personnalités officielles. Il y avait également de nombreux représentants de la presse égyptienne et étrangère, parmi lesquels des correspondants venant du Proche-Orient, d'Europe et des États-Unis, il y en avait même d'Argentine et du Brésil. Étaient présents également de nombreux photographes et représentants de la radiodiffusion américaine et européenne avec leurs appareils d'enregistrement. C'est ainsi que l'archéologue moderne doit travailler !

Le Ministre en personne entama le blocage avec une hache. Puis, Hofni, Hussein et d'autres ouvriers de mon équipe agrandirent le trou et abattirent la moitié supérieure de la maçonnerie de droite. Un à un, nous nous glissâmes par dessus les pierres, courbant nos têtes pour ne pas cogner le plafond de pierre. Lorsque nous eûmes escaladé le blocage, nous sautâmes dans le corridor qui s'ouvrait devant nous. Nous nous trouvâmes dans une haute galerie taillée dans le roc et s'enfonçant abruptement. Nos ouvriers apportèrent des lampes à acétylène à l'aide desquelles nous pûmes avancer d'environ vingt mètres. Le ministre et les officiels allaient en avant, à grands pas, impatients de connaître le secret de la pyramide. Et puis, soudain, nous dûmes tous nous arrêter : un amas de blocaille remplis-

sait le corridor du sol au plafond, nous empêchant de pousser plus loin pour le moment.

Des photos furent prises et toute la compagnie dut remonter par dessus les blocs vers l'air libre. Plus tard je retournai sur les lieux et examinai systématiquement le corridor aussi loin que je pus pénétrer.

La première partie descendait sur 11,30 m. et arrivait à une espèce d'arceau de 1,89 m. de large, 1,05 m. de profondeur et 4 m. de haut, qui est probablement unique en son genre dans l'architecture égyptienne de la première époque. Cette première partie du corridor est large de 2,40 m. et possède un plafond plat très haut. Au delà de l'arceau, le corridor continue à descendre sur 6,20 m., la pente étant la même, mais il devient un peu plus large et le plafond se rapproche et s'incurve. Je découvris que l'extrémité de cette partie du corridor est exactement en ligne avec la limite nord de la superstructure de la pyramide. Ici le corridor s'élargit jusqu'à atteindre 2,20 m. et la pente devient plus raide. Des traces visibles sur les parois du corridor indiquent qu'ils furent originellement revêtues de plâtre. Quelques mètres plus loin, le corridor était bloqué par des pierres. J'examinai soigneusement le plafond avec mes ouvriers et je remarquai qu'il y avait une ouverture carrée par laquelle la blocaille était apparamment tombée. Je donnai immédiatement l'ordre d'arrêter les travaux dans la galerie et nous commençâmes à faire des recherches dans la superstructure de la pyramide pour trouver ce qui avait causé cet éboulement. Et le 11 mars nous découvrîmes un trou qui menait à un puits vertical creusé dans le roc et qui pénétrait dans le corridor d'accès à la pyramide.

Ce puits est de section carrée, 2,70 m. par

2,70 m. et est pratiqué en partie dans la maçonnerie même de la superstructure, en partie dans le roc en dessous. Le premier problème à résoudre était de savoir s'il était contemporain de la pyramide ou postérieur. Au premier abord, la seconde supposition paraissait être la bonne et mon cœur trembla, car cela aurait signifié que la pyramide avait été connue à une date ultérieure et probablement pillée. Dans la partie supérieure du puits qui était bloquée par de grosses pierres grossièrement équarries, nous trouvâmes un grand dépôt d'ossements d'animaux. Il y avait là plusieurs mètres cubes d'ossements et de cornes de bœufs, de béliers, de chèvres, de gazelles, de chiens et d'autres animaux enterrés dans une fosse qui avait été creusée dans le remplissage à l'orifice du puits. Ces restes avaient été placés par couches et certains d'entre eux étaient enveloppés de lin. Entre chaque couche d'ossements, il y avait une couche de sable fin. Il était visible qu'un grand nombre des cornes avait été coupé à la scie et sur certaines des signes étaient gravés. Toutes les cornes de béliers appartenaient à l'espèce *Ovis platyna aegyptiaca*. Quelques amulettes de faïence et des représentations d'animaux en bois furent trouvées parmi ces restes.

Soixante-deux papyrus démotiques, dont plusieurs de grande dimension, furent également trouvés dans la couche inférieure. Ces papyrus datent de l'époque Saïte (600 ans av. J.C.) certains d'entre eux portent le nom de Ahmose II. Le but et l'histoire de ces dépôts ne sont pas encore très bien connus. Cependant, le fait qu'ils aient été trouvés en cet endroit ne signifie pas nécessairement qu'ils aient une connection quelconque avec la pyramide, étant donné que certains des papyrus contenaient

des listes d'objets reçus par la Nécropole de Saqqara, et ces objets ont pu être les restes d'animaux sacrés qui moururent à Memphis et furent réunis par quelque société religieuse ou quelque pieux personnage pour être momifiés et enterrés dans ce cimetière.

En Egypte, le culte des animaux sacrés remonte aux temps les plus anciens. Jusqu'à la Première Conquête Perse (525 av. J.C.), les animaux n'étaient pas considérés comme sacrés à travers toute l'espèce. Les prêtres choisissaient plutôt un animal qui devenait « un siège de manifestation de la divinité », de la même façon qu'ils sculptaient une statue pour servir de médium matériel pour l'apparition de la divinité dans le temple. Vers le déclin de son histoire ancienne, le pays dégénéra graduellement au contact des civilisations plus jeunes. Par réaction contre ces dernières, il exagéra les tendances de sa civilisation propre et au lieu de vénérer quelques animaux, les Egyptiens adorèrent les espèces entières. On a retrouvé d'énormes quantités de restes d'animaux sacrés dans des douzaines de cimetières à Saqqara et ailleurs.

Je pensai tout d'abord que ceux qui avaient enterré les animaux sacrés avaient pu pénétrer dans le puits vertical et trouver le corridor d'accès avec lequel il était relié. Mais un nouvel examen me convainquit que cela n'était pas vrai. L'entrée du puits s'ouvre dans la structure de la pyramide à une distance de 7 m. au sud du côté nord de l'axe central. A cause des travaux d'extraction de pierres pratiqués plus tard, la zone environnante fut transformée en une énorme cavité qui fut graduellement comblée par des débris et du sable. Mais lorsque je creusai plus bas dans le puits carré, je le trouvai partiellement rempli de grosses pierres qui

n'avaient pas été touchées et de longues marques verticales faites par ces pierres en tombant demeuraient sur les parois de roche du puits. Ceux qui avaient fait un trou pour enterrer les animaux sacrés avaient simplement creusé dans le puits superficiellement.

J'en conclus que c'étaient les premiers constructeurs qui avaient creusé un puits de section carrée jusqu'au corridor en pente. Ils l'avaient comblé de grosses pierres qu'ils avaient jetées depuis le haut. Autour de son orifice, ils avaient probablement construit un édifice quelconque pour dissimuler ce puits qui se trouvait sous la superstructure de la pyramide elle-même. Durant la période Saïte (Vingt-sixième Dynastie), ceux qui enterraient les animaux avaient trouvé le puits et creusé une fosse peu profonde à son sommet. Leur intention avait peut-être été de creuser jusqu'au fond du puits, mais ils ne l'avaient pas fait.

On trouve parfois des puits de ce genre dans les tombes de la Troisième Dynastie. Dans certains cas ils servaient à l'installation d'une herse de fermeture⁽¹⁰⁾. L'exemple qui s'en rapproche le plus est celui de la tombe de Sanakht à Bet Khallaf⁽¹¹⁾. Dans d'autres cas ils étaient creusés afin d'enfoncer les chambres mortuaires plus profondément. C'est le cas par exemple pour la tombe de Hesy-Re à Saqqara⁽¹²⁾. Hesy-Re était un grand personnage,

(10) Dans les pyramides ultérieures les passages étaient fermés par intervalles avec des blocs de granit qui glissaient dans des rainures comme une herse.

(11) G.A. Reisner, *The Development of the Egyptian Tomb down to the Accession of Cheops*, p. 186.

(12) Voir plan, planche L, dans J.E. Quibell, *The Tomb of Hesy* (Service des Antiquités, Excavations à Saqqara, 1911 - 12).

un surveillant des scribes royaux au temps de Zoser. C'est dans sa tombe que l'on a trouvé les fameux panneaux de bois, actuellement au Musée du Caire, qui nous révèlent ce que furent les hommes vigoureux qui aidèrent Zoser à créer sa nouvelle monarchie.

Il est possible cependant, que ce puits était simplement destiné à assurer la ventilation au cours des travaux.

Au fond du puits, le corridor était obstrué par de grands blocs de pierre qui avaient été jetés exprès du haut du puits par les constructeurs de la pyramide. Ils avaient ainsi constitué un énorme blocage de 5 m. d'épaisseur et c'était lui qui nous avait barré le passage quand nous étions entrés pour la première fois dans la pyramide. Ma première tâche consistait par conséquent à déblayer ce puits par le haut afin de pouvoir accéder au corridor. C'est à ce stade des travaux que, malheureusement, il arriva un accident fatal qui coûta la vie à l'un de mes ouvriers, accident qui sema la terreur parmi mes hommes et à la suite duquel les travaux furent interrompus pendant deux semaines.

J'étais en train de travailler à l'angle sud-ouest de la grande enceinte lorsque j'entendis des cris terribles venant en direction de la pyramide. Je me rendis rapidement sur les lieux. A l'entrée du puits vertical je trouvai une scène de consternation et de terreur. Mes hommes étaient massés autour de l'orifice du puits sombre, dans un état de grande agitation. Une échelle descendait le long de la paroi du puits. Les hommes étaient en train de travailler à hisser les grosses pierres qui bloquaient le puits et étaient descendus à une profondeur de cinq mètres. Je regardai en bas du puits et vis que dans le fond à moitié dégagé il y avait un trou béant. Pen-

dant qu'ils le déblayaient, quelques unes des pierres du blocage s'étaient effondrées entraînant plusieurs des ouvriers dans le corridor au-dessous.

Nous nous précipitâmes vers l'entrée de la pyramide, nous nous introduisîmes en escaladant le mur de blocage à moitié ouvert et nous courûmes vers la base du puits. Un fort éboulement de sable et de pierres avait enseveli les ouvriers. Nous envoyâmes immédiatement chercher une ambulance et des pompiers avec des échelles. En attendant, mes ouvriers et moi-même essayions d'écartier le sable et les pierres et de secourir nos camarades. Nous travaillâmes fiévreusement, hissant les pierres pesantes, et finalement les hommes furent libérés. Deux d'entre eux n'avaient subi que de légères blessures, mais hélas, le troisième avait été étouffé.

Entretemps, la nouvelle s'était répandue dans les villages de Saqqara, d'Abusir et dans les autres villages voisins et, hommes et femmes étaient accourus sur les lieux. Il commençait à faire sombre et dans l'obscurité qui gagnait je trouvai plusieurs centaines de personnes rassemblées autour de l'orifice du puits, les femmes poussant des hululements. J'essayai de calmer leurs craintes, mais en vain. A la nuit tombante, des voitures arrivèrent du Caire. La presse avait eu vent du désastre, et le bruit courait que la pyramide s'était entièrement effondrée ensevelissant 80 hommes. Les lumières des phares des autos éclairaient le désert, jetant dans l'ombre le puits où la tragédie avait eu lieu. Ce fut une nuit que je n'oublierai jamais.

Une enquête eut lieu et pendant deux semaines tous les travaux furent arrêtés. Aucun ouvrier de l'endroit ne voulait plus s'approcher de la pyramide. Ils en avaient peur et certains disaient que la pyramide était malfaisante, qu'elle avait le pou-

voir de les avaler et de les ensevelir. Pour ceux qui n'ont pas travaillé dans ces monuments, ce ne sont là que simples superstitions, mais moi, je les comprends fort bien. J'ai ressenti moi-même de la frayeur et je n'ai aucune honte à l'admettre.

J'essayai de calmer les craintes des hommes en leur disant que nous essayions seulement de faire connaître ce roi inconnu, de même que le Pharaon Tutankhamon, qui n'était connu que d'une poignée de savants, était devenu célèbre dans le monde entier quand Lord Carnarvon et Howard Carter avaient découvert sa tombe, un peu plus de trente ans auparavant. Au bout de quelques temps, les hommes commencèrent à revenir par groupes et après quatorze jours d'interruption, nous nous attaquions à la pyramide à nouveau.

(à suivre)

Zakaria Ghoneim

TABLE DES MATIERES

Vol. XLIII

Juillet 1959 — Décembre 1959

Page

POEMES — CONTES — ROMANS

Andrée Chédid	<i>Un dîner de famille</i>	445
Gamal Abdel Nasser		<i>Vers la liberté</i>	215
Micheline Herz	<i>Suite</i>	68
Yéhia Hakki	<i>L'escalier en colimaçon</i>	.	182
Youssef Idriss	<i>La mère des civilisations</i>		48
Youssef el Sebaï	..	<i>Nour Miçal</i>	21
»	»	<i>Hadj Darouiche</i>	101
»	»	<i>Ainsi finit la cavalcade</i>	.	167
»	»	<i>Le Paradis</i>	298
»	»	<i>Visite aux enfers</i>	409

ARTS — LITTERATURE — HISTOIRE

PHILOSOPHIE

Abdel Moneim					
	Khedry	<i>Le mot français</i>	40
Abdel Rahman Sidky		<i>Le théâtre dans la vie</i>			
		<i>littéraire de Khalil</i>			
		<i>Moutram</i>		389

	Page
Alexandre Adopol .. <i>Le sauvetage des monuments de Nubie</i>	230
G. C. Anawati	
<i>Contribution à l'étude de l'arabe parlé au Caire</i>	113
Louis-A. Christophe <i>La fontaine des amoureux</i>	430
J.-Ph. Lachèse	
<i>Yéhia Hakki</i>	178
Fernand Leprette .. <i>Revenons à Melek</i>	62
A. Papadopoulo .. <i>Primatifs de 1959</i>	
..... 73, 198, 265, 339	
» »	
<i>Zakaria Ghoneim</i>	135
Zakaria Ghoneim .. <i>La Pyramide ensevelie</i> ..	
..... 139, 237, 313, 450	
Hilde Zalescer	
<i>Les hypostases du temps dans l'œuvre de Thomas Mann</i>	1

CHRONIQUES

LES ARTS — LA MUSIQUE

Alexandre Adopol .. <i>Musique — Ballet</i>	377
Gabriel Bounoure .. <i>Une amitié exemplaire</i> ..	293
Fernand Leprette .. <i>Une amitié exemplaire</i> ..	286

	Page
A. Papadopoulo .. <i>Une amitié exemplaire</i> .	
.....	285, 291
» » <i>Commémoration de Khalil</i>	
<i>Moutran</i>	287
Raouf Kamel	<i>Une amitié exemplaire</i> . 288
?	<i>« Aimez-vous Brahms »</i> 369



BANCO ITALO EGIZIANO

S.A.E.

Capital L.Eg. 500.000

entièrement versé

TOUTES
LES OPERATIONS
DE BANQUE

ALEXANDRIE

1, rue Toussoun

R.C. 250

LE CAIRE

18, rue Talaat Harb Pacha

R.C. 776

VIENT DE PARAITRE

Un important numéro spécial

AHMED RASSIM

Poète arabe de langue française

Avec la collaboration de:

Georges Duhamel, Abdel Rahman Sidky, Gabriel Bounoure, Moënis Taha-Hussein, Andrée Chédid, Georges Henein, Georges Raymond, Alexandre Papadopoulos, Henri Thuile, J. Ascar-Nahas, Jean Moscatelli, Antonie Loza, Gabriel Boctor, etc...

Le numéro comprend en outre des **Morceaux**
Choisis très complets de l'œuvre du poète.

Un beau volume illustré P.T. 80.—

Edition de luxe sur alfa numérotée ... P.T. 150.—

Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

PAGES D'EGYPTOLOGIE

par

le Dr. **ETIENNE DRIOTON**

Ancien Directeur Général du Département
des Antiquités d'Égypte.

Directeur de Recherches au C.N.R.S.

- Ce volume de près de 400 pages rassemble les articles les plus importants du Dr. Étienne Drioton parus dans **La Revue du Caire** depuis 1938 et qui sont depuis très longtemps épuisés.
- Divisé en plusieurs chapitres: **Généralités, Archéologie, Religion, Littérature, Beaux-Arts**, ces études apportent chacune un point de vue original sur le sujet traité. Leur réunion forme un ensemble très substantiel qui laisse une vivante impression de l'Égypte ancienne.
- Le volume est édité sur beau papier alfa et orné d'un frontispice.

PRIX DE VENTE en Égypte : **P.T. 200.—** en France **26. N.F.** — aux E.U. et au Canada: **\$ 7,750.**

Edition de luxe, tirage limité à cent exemplaires
numérotés de 1 à 100 **P.T. 250.—**

Vient de paraître

aux éditions de « La Revue du Caire »

TEWFIK EL HAKIM

Pour Notre Terre

Traduction française

de

F. MOUSSALEM et A. ADOPOL

Avec une importante introduction

par

ALEXANDRE PAPADOPOULO

La dernière pièce de théâtre du célèbre auteur égyptien, un drame de la terre, profondément humain, mais pénétré d'humour et de poésie.

Un volume sur beau papier P.T. 60

150 exemplaires numérotés sur papier de luxe P.T. 100

La Revue du Caire

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire

Tél. 41586

LE NUMERO: 20 Piastres

Abonnement pour la R.A.U. : Un An P.T. 200

Représentants à l'Étranger

FRANCE ET COMMUNAUTE FRANÇAISE
EDITIONS G. P. MAISONNEUVE, 198, Bd. Saint Germain,
Paris.

Prix du Numéro 2,90 N.F.

Abonnement un An 26 N.F.

LIBAN

LIBRAIRIE ANTOINE, Beyrouth.

Prix du Numéro P.L. 200,—

Abonnement un An L.L. 15,—

YOUGOSLAVIE

JOUGOSLAVENSKA KNIJGA, Belgrade.

ÉTATS-UNIS

STETCHERT-HAFNER INC., 31, East 10th Street,
New-York 3 (N.Y.).

Abonnement un An \$ 8

CANADA

PERIODICA, 5012, avenue Papineau, Montréal 34, Canada.

Abonnement un An \$ 8

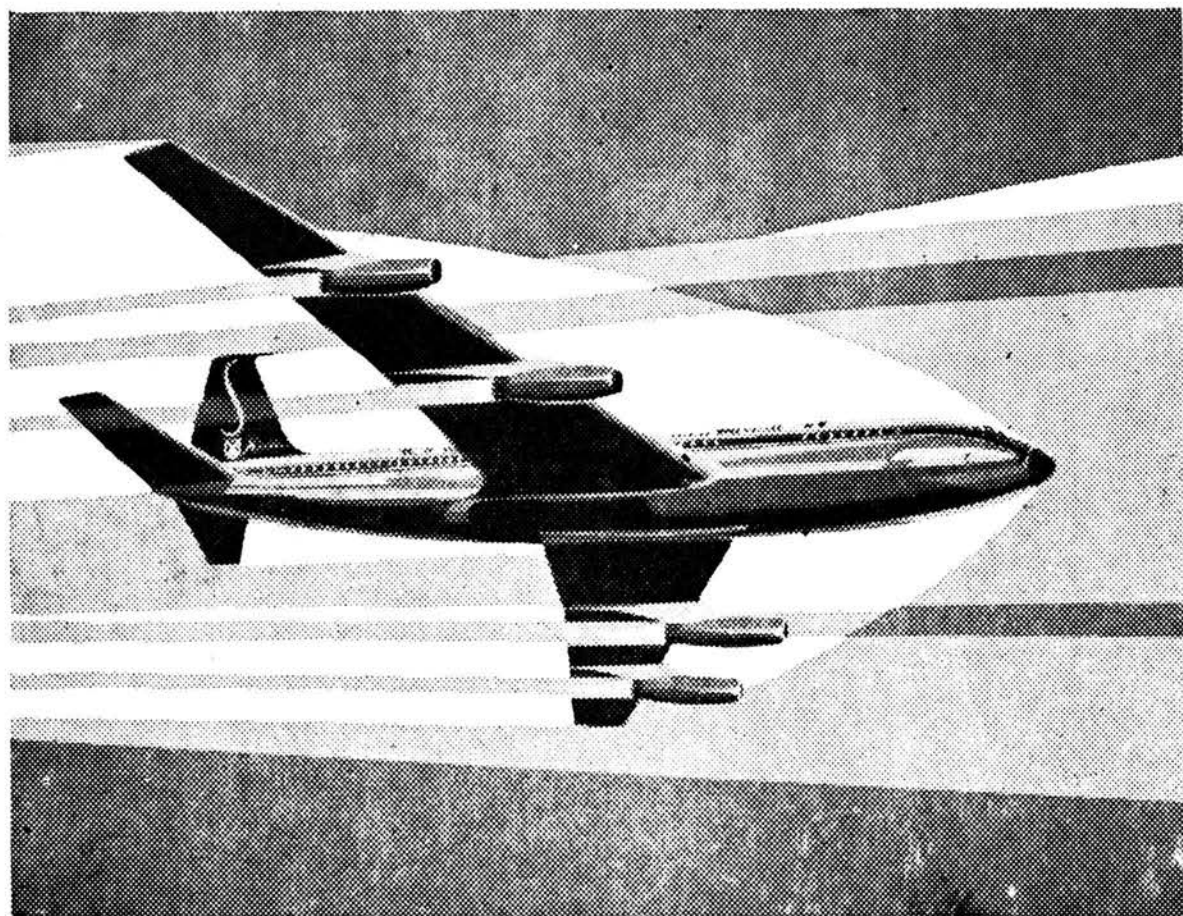
VIËT-NAM

FRANCE-ASIE, 93, rue d Ormay, Saïgon.

**ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS
NOS REPRESENTANTS.**

**N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours
de 10 heures à 12 heures.**

UNE ÈRE NOUVELLE DANS L'AVIATION COMMERCIALE



SABENA

SABENA mettra en service sur ses lignes long-courriers les BOEING JET INTERCONTINENTAL à réaction.

Croisant à plus de 10.000 m. d'altitude, à une vitesse supérieure à 950 Km/H. ils pourront emporter 150 passagers. L'absence totale de vibrations et l'extraordinaire tenue de vol du BOEING en feront un des appareils les plus rapides et les plus confortables du monde.

BOEING
Jet INTERCONTINENTAL